

@

**Paul VIAL**



**LES GNI**  
ou  
**GNI-PA**

## Les Gni ou Gni-Pa

à partir de :

### LES GNI ou GNI-PA tribu lolote du Yun-nan

par Paul VIAL (1855-1917)

Les Missions catholiques, Lyon, tome XXV, 1893, pages 160-1, 178-180, 189-190, 200-2, 208-9, 222-5, 236-8, 244-6, 258-260, 268-270, 281-3, 293-4, 308-310 ; tome XXVI, 1894, pages 300-2, 308-310.

Les illustrations ont été dessinées d'après des photographies de l'auteur.

Édition en mode texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
novembre 2014

## Les Gni ou Gni-Pa

L'étude suivante, due à la plume d'un missionnaire des Missions étrangères de Paris, que ses publications sur la langue et l'écriture indigènes au Yun-nan ont déjà signalé à l'attention des philologues, sera appréciée non seulement par les savants, mais par tous nos lecteurs, car, à côté de renseignements ethnographiques et géographiques des plus précieux sur une race de l'Asie centrale peu connue, cette étude offre des détails historiques et des anecdotes aussi intéressantes qu'édifiantes et agréablement racontées.

## PRÉFACE

@

p.160 Nous venons parler d'un peuple resté jusqu'ici inconnu, mais qui, par sa physionomie, ses mœurs, ses usages, sa langue, son histoire, présente le plus grand intérêt. Le peuple lolo, s'il parvient à s'inoculer la vraie civilisation qui est celle du christianisme, est peut-être appelé à jouer un rôle important dans l'avenir de la race chinoise, qui l'a vaincu, mais sans pouvoir se l'assimiler, et contre laquelle il conserve une rancune aussi profonde que tenace.

Les coutumes civiles et religieuses de ce peuple et jusqu'à son idiome sont restées ignorées même des Chinois, dont la vaniteuse jactance les empêche d'étudier une race qu'ils traitent en ilote ; et les Européens, malgré leur bon vouloir, n'ont pu parvenir à percer le voile mystérieux qui enveloppe ces populations presque toutes cachées dans leurs vallées ou leurs montagnes.

Cette race, qui couvrait le territoire du Yun-nan, au moment de l'invasion tartare, est divisée en plusieurs tribus, parlant des dialectes sensiblement différents, et pourtant au fond la même langue, à peu près comme les diverses tribus bretonnes.

## Les Gni ou Gni-Pa

De toutes les relations européennes qui ont été publiées sur ces indigènes, celle de M. Colquoun, traduite en français sous le titre de *Chine méridionale* (imp. Oudin) me paraît la plus sincère et la plus exacte : et cependant ce voyageur n'a pas pu parvenir à savoir si ces Lolos, nom vulgaire sous lequel on désigne ce peuple, ont une écriture et des traditions écrites.

En effet, les Lolos aiment leur chez-soi et fuient l'étranger. La seule grâce de Dieu, qui m'a mis en communication intime avec eux, a pu me permettre de soulever le voile dont ils ont été jusqu'ici enveloppés. Une fois leur timidité vaincue, ils m'ont ouvert tous les secrets de leurs âmes, de leurs mœurs, de leur langue, de leurs coutumes et même de leur histoire, autant que leur ignorance leur a permis de me l'apprendre.

Mon intention toutefois n'est pas de faire connaître toutes les tribus qui composent cette race primitive de la province chinoise du Yun-nan. Je me bornerai à parler de la tribu que j'évangélise spécialement, et qui est connue sous le nom de Gni ou Gni-Pa. Je l'étudierai sous ses divers aspects, et je ne dirai rien des autres tribus, à moins qu'elles ne se rencontrent sur mes pas dans mes courses apostoliques.

Cette étude spéciale permettra de se former une idée assez exacte du caractère général de la race lolotte ; car, bien que les tribus diffèrent entre elles, elles ont néanmoins de nombreux traits de ressemblance.

Il y a deux ans, j'ai été le premier, je crois, à faire connaître la langue et l'écriture des Gni-Pa <sup>1</sup> ; je ne reviendrai pas sur ce sujet dans le présent travail.

---

<sup>1</sup> *De la langue et de l'écriture indigènes au Yûn-Nân*, par Paul Vial, missionnaire apostolique au Yûn-Nân. E. Leroux, Paris, 1890.

## CHAPITRE PREMIER

### Comment je suis arrivé chez les Gni

@

La guerre du Tonkin. — Départ des braves. — Fanfaronnades du vice-roi. — Après la paix. — Mon départ. — Curiosité des habitants. — Première rencontre des Lolos.

En 1886 j'administras, depuis deux ans, le petit district de Tse-tsen, village situé dans la plaine de Song-min-tcheou, au pied de la belle montagne du *Iolin*, ancien volcan éteint depuis des siècles.

Ce district est un des plus petits et des plus calmes du Yun-nan. Composé de cent et quelques chrétiens, tous ramassés dans un espace de quatre kilomètres, il ne pouvait suffire ni à mon zèle, ni à mon caractère. Je parcourus tous les environs en quête de nouvelles âmes, mais c'était le moment de la guerre du Tonkin. Sur toutes les routes on ne voyait que des « grands hommes », tous indomptables guerriers, qui allaient dévorer ces révoltés que l'on appelle Français ; car on ne disait pas : « les Français se battent » mais : « les Français se révoltent », tout comme les premiers sauvages venus.

À la suite de ces « grands hommes », d'innombrables braves (*iong*), bien habillés, mal équipés, fendaient l'air de leurs airs matamores.

<sup>p.161</sup> Le vice-roi, le fameux Tsen, avant de partir, se faisait bâtir une tour de triomphe ; il disait :

— Si ces Français sont de bonne composition, je leur laisserai Saigon ; mais, s'ils font mine de résister, je les jette tous à la mer.

## Les Gni ou Gni-Pa

Il avait fait venir de Birmanie mille charges de pétrole ; on devait les verser dans le fleuve Rouge pour brûler tous nos vaisseaux.

Puis on parlait d'un *ouenta-chao-ié*, qui, nouveau Merlin, avait le pouvoir d'enchanter et les hommes, et les animaux, même les armes.

Toutes ces fanfaronnades, tous ces bruits et bien d'autres circulaient dans le peuple et ne lui permettaient pas d'écouter mes paroles.

Après la paix ce fut encore pis : les Chinois n'étaient pas assez vaincus pour s'humilier et pas assez vainqueurs pour s'exalter. On se mit à nous agacer, à nous rabaisser, à nous dédaigner. Nous n'étions plus de hôtes, mais des importuns.

Bref, si la France était victorieuse au Tonkin, elle était vaincue en Chine et les missionnaires payaient les pots que d'autres avaient si mal cassés.

\*

Un jour, je résolus d'aller chercher, en pays neuf, des âmes à Jésus-Christ.

Muni d'un bâton et suivi de deux porteurs, je franchis d'abord les montagnes du sud de la plaine et je tombe dans une longue vallée qui me conduit en un jour dans une nouvelle plaine ; c'était celle de *Gni-leâng-hièn*, le grenier d'abondance de la capitale, plaine chaude, bien arrosée, bien cultivée.

À Iâng-kai où je couche, la population, curieuse, entre dans ma chambre par la fenêtre et par la porte. Comme toujours on commence par me regarder, par admirer mes objets : tout ce qui est de cuivre paraît de l'or pur ; mes livres, des charmes à mon usage. On me consulte sur l'avenir, la cause de telle maladie.

## Les Gni ou Gni-Pa

— Dites-moi, est-ce que cette maison est assez bien orientée pour attirer le dragon ?

— On dit que le dieu protecteur de la ville vient de parler ! qu'en pensez-vous ?

Tout ce peuple, s'il n'était que superstitieux, viendrait facilement à nous, car rien dans une âme neuve, n'entre plus facilement que la croyance à l'unité et à la spiritualité de Dieu.

Malheureusement l'orgueil et la routine sont là pour réagir sans cesse contre la première impression et en somme l'argument le plus clair, le plus concluant, le plus frappant, ne laissa pas de trace plus durable sur l'âme de ces Orientaux qu'un coup de canon dans l'eau.



En route pour un voyage apostolique chez les Lolos.

## Les Gni ou Gni-Pa

Le lendemain, je me décide à continuer mon voyage vers le sud ; on m'avait parlé d'une ville qui se trouvait à une journée, quelque chose me pousse de ce côté-là ; chemin faisant je rencontre des colporteurs du Sutchuen qui s'y rendaient, car le lendemain c'était marché.

Nous franchissons dans le sens du S-E. une montagne courte mais raide. Arrivé le premier au sommet en attendant mes compagnons, j'avise un arbre superbe et j'y découpe dans l'écorce une croix et mes initiales comme signe de possession du pays. Nous arrivons de bonne heure dans la ville de Lou-lân-tcheou et je vais me loger dans une auberge centrale afin d'être, le lendemain, plus à portée de visiter le marché.

\*

Le lendemain donc, avisant une table posée sur le trottoir, je m'y installe avec ma théière et ma jumelle.

On commence à m'entourer, quelques Chinois d'abord, puis et surtout des Lolos et des Lolottes, les hommes court vêtus et les femmes habillées des cinq couleurs de l'arc-en-ciel. Tout ce monde s'arrête à ma vue, étonné, presque effrayé, et moi, hélas ! je ne pouvais leur parler, ne comprenant pas alors leur langage.

Mais ces figures douces, honnêtes, naïves et sympathiques m'avaient conquis et je demandai instamment à Dieu de me donner ces âmes dont j'entrevois la candeur à travers leur grossière enveloppe.

Le soir même, je monte sur une colline qui domine la ville au sud et je supplie saint Benoît et sainte Geneviève de prendre sous leur protection spéciale ce petit troupeau d'agriculteurs et de bergères. Le lendemain je continue ma route en remontant au nord-est afin

## Les Gni ou Gni-Pa

d'aller voir le bon père Birbes dans le nouveau district qu'il venait d'ouvrir et dont le centre est à Siao-pou-tsè près de Lou-leang-tcheou. La surlendemain, nous entrons tous les deux dans sa vieille résidence de Sanpékouin, située à vingt-cinq lis au sud de la préfecture de Kiou-tsin-fou.

De là, chez moi, il n'y a plus que trois petites journées.

Je me retrouve donc à mon point de départ, mais avec une espérance au cœur ; le tout était de la réaliser.

Je n'entrerai pas dans plus de détails ; j'ai hâte d'arriver au moment où le Divin Maître m'introduit dans le nouveau bercail qu'il veut bien me confier.

@

## CHAPITRE II

### Comment je m'introduis dans la tribu Gni

@

Nouveau voyage. — Premières conversions. — Location de maison. —  
Départ pour Lou-meï-y.

p.178 Six mois plus tard, après avoir visité et administré mon cher petit district, je veux refaire le même voyage, mais à rebours. J'arrive à Tien-sên-koân, marché situé à mi-chemin entre la ville de Lou-leang au nord et celle de Lou-lan au sud.

Dans cette station, on ne loge qu'à cheval ; les hommes ne comptent pas et couchent à côté de leurs bêtes.

Pour moi, qui allais toujours à pied, je dus me blottir dans un coin, sous une gouttière. En dehors de l'auberge, il y avait rassemblement ; on délibérait à voix basse. Habitué à parler aux foules dans les auberges comme sur les places, je ne m'inquiétais pas de celle-ci, qui n'avait rien de suspect.

Tout à coup, le maître de l'auberge, suivi de quelques Chinois, vient se mettre à genoux devant moi, me déclarant qu'ils désirent se faire chrétiens.

— Ce que vous me dites est charmant, mais encore faut-il que vous connaissiez les principaux points de notre sainte religion.

Je les développe en peu de mots, puis j'ajoute :

— Maintenant, que ceux qui veulent se faire chrétiens se mettent à genoux, je vais réciter les prières de l'Adoration.

## Les Gni ou Gni-Pa

Dix familles se déclarent chrétiennes ; mais je ne puis m'arrêter, n'ayant absolument rien avec moi ; je promets donc de revenir dans un mois, après Noël.

\*

Au jour fixé j'arrive toujours à pied, suivi d'un porteur et d'un enfant pour me servir la messe.

Mon premier soin est de trouver une maison. Ce fut vite fait. Une grande écurie était vide, on débat le prix du louage, je le paie, comme on dit, rubis sur ongle et je m'y installe, faisant à moi seul l'ornement de toute la maison. Les Chinois, toujours lents, ne s'attendaient pas à cette célérité.

Quelques jours après, le maître de la maison est cité devant les chefs du marché. Il est vertement repris <sup>p.179</sup> d'avoir permis à un Européen de s'installer chez lui, et il lui est ordonné de me rendre l'argent et de me mettre dehors.

Il vient donc piteusement me faire cette proposition :

— Tout doux, lui dis-je, va dire à ces messieurs que je connais la langue et les lois chinoises ; qu'ils viennent eux-mêmes ici et je leur apprendrai ce qu'ils ignorent.

Ils ne vinrent pas et me laissèrent tranquille.

\*

Les chrétiens me prêtèrent une table que j'arrangeai en autel, et quelques ustensiles de ménage.

Mais dix familles chrétiennes étaient peu de chose et j'avisai à en augmenter le nombre.

## Les Gni ou Gni-Pa

Tien-sen-koan n'a d'importance que comme lieu de passage entre Yun-nan-sen, la capitale, et l'est de la province ; du reste le pays est pauvre, aride, sec, rocailleux, mais pittoresque.

Les habitants du marché sont des Chinois venus depuis deux ou trois ans de la province de Nankin, à la suite des troubles de l'Empire (presque tous les chinois du Yun-nan sont originaires de Nankin et ont émigré pour cause de troubles ou de procès).

N'ayant pas de terrains, ils ont brutalement ou cauteusement dépossédé les aborigènes.

Tien-sen-koan est précisément situé au milieu d'un pays indigène. Aussi n'était-il pas de jours où des familles lolottes ne vissent devant ma porte pour contempler l'étranger. Tout mon désir était de les attirer, les habitants du marché devenant de plus en plus hostiles à l'Évangile.

\*

Tous les jours de marché, j'allais sur la place et prenais plaisir à me promener entre les différents groupes indigènes. Bois et denrées, autant que possible j'achetais tout de leurs mains, et aux sapèques j'ajoutais quelques perles ou coquillages dont les petites filles sont si avides.

Puis j'apprenais quelques mots de leur langue, et quel plaisir quand je pouvais leur répondre sans être compris des Chinois !

Enfin, un beau jour, un de mes chrétiens m'amène un indigène :

- Père, me dit-il, il veut se faire chrétien.
- Vraiment, et d'où est ce jeune homme ?
- De Lou-mei-y.
- Où est ce village ?

## Les Gni ou Gni-Pa

— À trente lis d'ici, pas loin de Lou-lan.

La figure de ce jeune homme est douce, maigrelette et malade.

— Puisque tu veux te convertir, lui dis-je, il faudra bien que j'aie te voir.

— Mais oui, Père ; ma maison est petite, cependant je saurai trouver de la place.

Le jour est fixé, et bientôt je me mets en route. Avec moi j'emporte un petit sac de perles, mon harmonium et quelque autres curiosités.

\*

Lou-mei-y est un beau village, situé à cheval sur le dernier contrefort d'une colline qui s'avance jusque dans la plaine ; les maisons sont bien bâties, les rues empierrées, les habitants propres, le bétail nombreux et bien portant ; enfin les visages me paraissent sympathiques et intelligents.

Mon catéchumène n'était pas chez lui, mais il arrive bientôt, suivi de sa jeune femme, toute rouge de recevoir un si étrange personnage.

Bientôt la foule est compacte. Les indigènes de ce village, du moins les hommes, comprennent assez bien la chinois pour converser en cette langue : c'est ce qui me mit à l'aise.

Mais mon harmonium attire tous les yeux, cette caisse, ces pieds, ces soufflets, ces pédales, qu'est-ce que ça peut bien être ? Les uns opinent pour un canon, d'autres pour une table, d'autres pour une petite forge.

## Les Gni ou Gni-Pa

Sans mot dire, je m'installe et fais courir les doigts sur l'instrument ; tous de se taire, puis de s'écrier :

— Eh mais ! eh mais ! eh mais !

Je continue les accords, attaquant surtout les cantiques où la douceur et la piété dominant.

Quelques-uns me demandant timidement de chanter. Connaissant déjà la simplicité de mes gens, je ne fais pas de difficulté, et de ma voix la moins fautive et la plus expressive, j'entonne des cantiques, voire même des chansonnettes.

\*

D'aucuns sans doute trouveront que ce mode d'évangélisation n'est ni digne ni conforme aux prescriptions évangéliques. On se figure trop facilement que l'apôtre en Chine est un homme qui, la croix en main, parcourt les villes et les villages en prêchant la vérité. Plaise à Dieu qu'il en fût ainsi et que l'idolâtre, soudainement illuminé, brûlât ses idoles pour n'adorer que Dieu !

Dans nos contrées, le missionnaire est tout d'abord un étranger, et comme tel fort soupçonné. Avant de prêcher avec fruit, il faut qu'il sache s'introduire dans le milieu qu'il veut convertir.

Pour s'attirer le respect et l'estime des Chinois, le peuple le plus vaniteux et le moins religieux de la terre, les jésuites, nos maîtres, se sont présentés comme des savants. À ce titre, ils se sont introduits jusqu'à la cour de Pékin, et là non seulement ils se sont imposés par leur science européenne, mais encore par leur profond savoir dans toutes les branches de la littérature chinoise.

C'est d'eux que nous tenons à peu près tous nos livres de religion et nous vivons encore sur leur haute réputation.

Autre est le caractère chinois, autre est le caractère des Lolos.

## Les Gni ou Gni-Pa

Chez ceux-ci, la science n'a rien à faire, nous leur serons toujours des phénix ; mais la bonté d'âme, la mansuétude du cœur, la noble simplicité, voilà ce qui touche, attire, gagne ce bon peuple que la civilisation n'a pas encore atteint.

À Lou-mei-y, j'y allai donc en toute franchise, comme avec de vieilles connaissances. Pour me reposer de la musique, j'étais mes petites *européanneries* : une jumelle, des images, un kaléidoscope, en un mot toutes les merveilles du monde pour les Lolos.

\*

Le lendemain, les vieux du village viennent me voir : c'était le moment d'ouvrir mon cœur.

p.180 S'il m'était chose facile d'expliquer les principaux articles de notre sainte Religion, il m'était plus difficile de prouver la fausseté de la leur, car je l'ignorais complètement, et jusqu'ici, personne que je sache, n'a pu s'en informer.

Dans la chambre où je couchais, je voyais bien suspendues de petites oriflammes de différentes couleurs, mais qu'était-ce ?

En dehors, dans la salle du milieu, une boîte mystérieuse était fixée au mur ; que renfermait-elle ?

Pas d'image, pas d'idole, pas de bâtonnets, aucune diablerie chinoise.

Si, sur toute autre chose, je tenais à glisser doucement, je ne pouvais suspendre la tablette chrétienne en compagnie des démons.

J'appelle mon catéchumène et lui pose le dilemme :

— Si vraiment tu veux être chrétien, il faut abattre tout ça ; qu'en dis-tu ?

## Les Gni ou Gni-Pa

— J'ignore ce qu'il faut et ne faut pas ; faites comme vous voudrez.

J'appelle mes hommes :

— Enlevez, leur dis-je, ce qu'il faut enlever et collez la tablette chrétienne.

Tout fut bientôt mis à bas, et l'on n'épargna même pas quelques petites choses, que je croyais bien inoffensives, des petits paniers, des fougères et autres brimborions.

La tablette chrétienne, c'est-à-dire une grande feuille rouge sur laquelle était écrite la sentence suivante : « Dieu esprit créateur, conservateur du Ciel, de la Terre, des hommes et de toutes choses » fut solennellement appliquée au mur.

*Deo gratias !* mon siège était fait, et Dieu prenait possession d'un nouveau peuple.

@

## CHAPITRE III

### Mon installation à Lou-mei-y

@

L'Assomption à Tien-sen-koan. — Prise de possession de Lou-mei-y.  
— Enterrement d'une chrétienne.

p.189 Ouvrir une brèche dans la citadelle c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, il faut s'y installer pour en chasser l'ennemi.

La fête de l'Assomption était proche, je devais naturellement la passer à Tien-sen-koan. Avant de partir, j'invitai tous les hommes de bonne volonté à venir la célébrer.

À défaut d'autre raison la curiosité devait les attirer.

De fait, au jour fixé, j'entends au loin le son du tambour et les éclats de la trompette : mes indigènes arrivaient en grande cérémonie.

Il pleuvait dru, mais rien n'était capable de les arrêter ; à l'entrée du village, ils se mettent en ordre de danse. Chacun tient son instrument : un bâton, une lance, une épée, une fronde, une mandoline, une flûte, et majestueusement, lentement, gravement, ils s'avancent, maniant dextrement et en cadence l'arme favorite.

Le *lion* ouvre la marche ; c'est une carcasse dont le corps est formé de toile bariolée, un homme est à la tête, un autre à la queue et sautant, marchant, ils imitent les mouvements de la noble bête.

Tout le village est sorti, les Chinois au visage jaune et maigre, les femmes aux petits pieds, regardent ébahis cette procession.

Pour moi, je disais : « Oh ! mon Dieu ! Prenez possession de ces âmes neuves et simples, de ces cœurs que la corruption

## Les Gni ou Gni-Pa

chinoise n'a pas encore gâtés. Laissez, laissez venir à vous ces petits enfants. »

Je ne pouvais, dans ma maison, déployer les magnificences de nos cérémonies.

Au lieu des longues prières que les chrétiens ont l'habitude de réciter et qu'ici tout le monde ignorait, je fais dire le chapelet, puis, accompagné de l'harmonium, je chante les plus beaux cantiques à la Très Sainte Vierge.

Entre deux averses on sort pour danser en l'honneur de celle que ces bons indigènes ne connaissent pas encore.

J'applaudis à tout, même aux culbutes. Pas n'est besoin de dire que ces rudes gaillards firent honneur aux repas. Viande et légumes, tout est cuit ensemble, servi dans des baquets et déposé par terre ; le riz et la cruche de vin sont à côté. On s'accroupit autour et chacun prend où il veut.

L'indigène parle peu, mange beaucoup et lentement ; jamais il n'élève la voix, jamais il ne se dispute. On se place sans distinction de sexe, au grand scandale des Chinois ; mais, plus honnêtes que ces derniers, le Lolos se gardent de toute parole, de tout geste inconvenant.

Le lendemain, au moment de se séparer, j'invite ceux qui veulent se faire chrétiens à donner leur nom ; quinze familles se font inscrire.

\*

Je prends jour pour aller me fixer à Lou-mei-y.

Ce bourg est prospère et malgré ses cent vingt familles, il ne peut encore cultiver toutes ses rivières ; il est, par sa prospérité, à la tête de tous les villages indigènes.

## Les Gni ou Gni-Pa

J'avais déjà pris des informations ; mais dans un village d'agriculteurs, où trouver des maisons vides ?

Au bout du village une bonne famille habitait une maison assez grande ; pourquoi ne la partagerait-elle pas avec moi ? je fais la proposition qui est acceptée de grand cœur ; on relègue les bœufs chez un parent et je m'installe à leur place, quelques planches couvertes de toile forment un autel au milieu de l'appartement. Je partagerai le foyer et <sup>p.190</sup> la table. Les pleurs et les cri des enfants, le remue-ménage d'une ferme ; cette fumée qui n'a aucune issue, cette odeur *sui generis* composée de senteurs inconnues, ce langage que je ne comprends pas ; tout cela me dit que mon existence va changer et que je dois dire adieu à la civilisation, à la politesse et à la vie chinoise.

Je n'en suis pas attristé !



Vue de Lou-mei-y.

## Les Gni ou Gni-Pa

Je sais bien qu'un missionnaire doit se faire à tout comme à tous et dix ans d'apostolat chez les Chinois ne m'ont nullement dégoûté d'un peuple qui a ses graves défauts mais aussi ses qualités. Cependant, la bonne volonté peut faire abstraction des goûts, elle ne peut les anéantir, et quand le devoir vous permet de les suivre, le cœur est plus à l'aise. Je reprocherai aux Chinois un manque de cœur, de franchise et de spontanéité. Chez eux l'intérêt prime tout, leur fourberie gêne tout et leur civilisation méprise tout.

Nos chrétiens chinois ont la foi, c'est évident et, plutôt que de retourner aux idoles, ils se feront libres-penseurs. Mais leur foi reste à l'état de conscience individuelle ; elle ne se socialise pas, c'est-à-dire qu'elle n'est pour rien dans la direction de la Société.

Tant que vous resterez sur le terrain des commandements, de la prière, des sacrements, des actes de religion, un Chinois chrétien vous écoutera et vous obéira.

Mais dites-lui que le mensonge n'est pas permis, que tel acte est contraire à la justice, que tel intérêt est usuraire, que la vengeance est défendue et surtout que par humilité on doit céder de ses droits ; neuf fois sur dix, il vous répondra qu'en Chine ce n'est pas la même chose.

C'est à mon avis le grand *desideratum* de la religion chrétienne en Chine ; on sauve l'individu, on ne convertit pas la société.

L'indigène lolo, tel que je le connais après trois ans d'expérience, a ses défauts qui me font comprendre pourquoi il n'a jamais pu se former en corps de nation ; mais, précisément à cause de ces défauts, il est plus maniable. Enfant jusque sous les cheveux blancs, il ne possède ni loi ni règle ; son code est formé de coutumes, d'habitudes rien moins que tyranniques et c'est surtout pour lui qu'on peut dire en toute vérité : *consuetudo consuetudine vincitur*. Sur cette nature vierge le raisonnement a

## Les Gni ou Gni-Pa

peu de prise ; une bonne parole, un bon exemple le convaincra plus vite que l'argument le plus péremptoire.

\*

C'est sous l'empire de ces idées entrevues que je m'installai à Lou-mei-y.

Tous les soirs mes nouveaux adorateurs et adoratrices se rassemblaient chez moi après le travail. On commençait par parler des choses du jour, puis on fumait et on étudiait.

Laissant de côté les longues prières chinoises, je m'en tins aux principales et encore avais-je fort affaire !

Peu ou pas habitué à la langue chinoise si différente de la leur, je m'escrimais parfois jusqu'à onze heures du soir pour leur épeler deux ou trois lignes.

Pendant le jour, je n'avais que quelques enfants, qui même manquaient souvent à l'appel.

Je ne m'en formalisais pas et je me disais : « Dans les pays où le commerce est la grande et presque l'unique affaire, il est facile d'avoir les enfants pendant le jour, vu qu'ils n'ont rien à faire au comptoir ; mais dans ces contrées, chez ce peuple où l'agriculture est tout, où l'on se lève avant le jour pour ne revenir qu'à la nuit, où tout le monde a sa part de travail quotidien jusqu'aux plus petits, il faut savoir patienter et puis le travail de la conversion n'est pas une affaire de quelques mois, mais de toute la vie. »

Je m'occupai aussi des femmes. En France la chose paraît assez naturelle ; le prêtre ne fait exception de personne ; en Chine, pays de la forme et de l'étiquette, c'est une anomalie.

Mais, chez un peuple aux mœurs primitives, je n'ai pas cru devoir introduire une habitude qu'il n'aurait peut-être pas comprise.

## Les Gni ou Gni-Pa

Dans mon ancien district de Te-tse-tsen, j'avais une excellente vierge chinoise qui, malgré son âge avancé, avait voulu me suivre à Tien-sen-koan, où elle m'était nécessaire.

Depuis quelque temps une maladie la conduisait insensiblement au tombeau. Mon installation définitive à Lou-mei-y m'obligea à l'emmenner avec moi, afin qu'après sa mort, elle pût au moins être enterrée près de la résidence du missionnaire.

C'est ce qui arriva ; tout le village voulut assister à son enterrement et jeter de l'eau bénite sur sa tombe.

Elle repose en paix à quelques pas du village et j'espère qu'au Ciel, où l'on ne connaît ni Grec ni Barbare, elle prie pour mes nouveaux chrétiens qu'elle a peu connus, mais qu'elle aimait déjà beaucoup.



**Une vierge maîtresse de novices et deux novices.**

## CHAPITRE IV

### Voyage apostolique à travers le pays des Gni

@

Différents climats. — Culture du riz. — Description du pays Gni. — Une excursion. — Souvenirs de Vaucluse. — Une fête. — Le brave de Vøetsœ. — La chasse au pays gni. — Mines de houille. — Histoire d'un seigneur lolo. — Une tribu patricienne. — Arrivée à Sia-pou-tse. — Le père Birbes. — Rentrée à Lou-mei-y.

p.200 Au Yun-nan, il y a un moyen bien simple de connaître le climat du pays où l'on passe ; on n'a qu'à remarquer quelle espèce de riz on cultive.

Il y a le *tiao-kou*, le *tchè-kou* et le *han-kou*.

Le *tiao-kou* ne tient pas à la tige, le moindre mouvement le fait tomber ; c'est pourquoi on le bat dans le rizière même et on le transporte dans des paniers.

Le *tchè-kou*, au contraire, adhère fortement à la tige ; aussi le transporte-t-on à mesure qu'on le coupe. On le met en tas, et, quand il est bien sec, on le bat au fléau.

Le *han-kou* se sème comme le blé sur les pentes des montagnes, et non dans l'eau ; il produit moins, mais il résiste davantage au froid.

Le *han-kou* se cultive donc dans les pays relativement froids ; le *tchè-kou* vient dans les pays tempérés, et le *tiao-kou* ne mûrit que dans les pays chauds.

Dans la plaine de Lou-lan, ainsi qu'à Lou-mei-y, on cultiva le *tiao-kou* ; c'est dire qu'il y fait chaud ; la récolte y est mûre, quand, dans la montagne, elle est encore en herbe.

## Les Gni ou Gni-Pa

À cause de cela, chaque année les Lolos, hommes et femmes, descendent en masse chercher du travail, en attendant que la récolte les rappelle chez eux.

p.201 Chaque matin ces travailleurs se rassemblent sur la place du village, munis de leurs instruments, et les propriétaires viennent engager ceux qu'ils préfèrent.

Lou-mei-y, à cause de l'étendue de ses terrains, attire chaque année un grand nombre de ces ouvriers. Tous ordinairement sont indigènes, et du reste, même chez les Chinois, on préfère avoir affaire aux Lolos qui parlent moins et qui travaillent mieux.

Ces travailleurs ne revenaient jamais à la maison sans me rendre visite ; les hommes voulaient voir mes tableaux, et les objets à mon usage ; les femmes désiraient entendre mon harmonium, et les petites filles espéraient quelques verroteries.

\*

Pour gagner ces bonnes âmes, je me prêtais à tous leurs désirs, et bientôt la tribu entière connut le *Chên-fou* si bon et qui parlait si bien.

*Chên-fou* (père spirituel), c'est mon titre honorifique et mon nom de famille ; jamais il n'est venu à la pensée d'aucun de me demander si par hasard j'avais un nom patronymique, car eux n'en possèdent pas.

Précédé par cette excellente réputation, je résolus un jour d'aller faire un voyage dans la tribu et comme j'espérais atteindre Koàng-si-fou en pays chinois, outre mes domestiques indigènes, je fis venir un chrétien de Tien-sen-koan.

\*

Avant de partir, donnons une description générale de la contrée. Inutile de chercher ces pays sur les cartes. Les plus

## Les Gni ou Gni-Pa

détaillées ne marquent que l'emplacement des deux ou trois principales villes, et encore par à peu près.

Le pays des Gni s'étend depuis la sous-préfecture de Lou-leang au nord jusqu'à la sous-préfecture de Mi-lée au sud, et depuis la ville de Lou-lan à l'ouest, jusqu'à celle de Koang-si à l'est. Il mesure, en suivant les grandes routes, quatre-vingts kilomètres du nord au sud, et cinquante de l'est à l'ouest.

Tout le système orographique de ce pays dépend de la majestueuse montagne que les Chinois appellent Lao-koui-chaim et que les indigènes nomment Gepoma, c'est-à-dire Mont Royal. Cette montagne, à peu près située au centre, court du sud-ouest au nord-est et divise le pays en deux parties bien tranchées.

À l'est, jusqu'à la plaine de Koang-si, le pays est bas, déprimé, profond, formé de vallons riches et de montagnes ombreuses. L'eau est abondante, et les terrains trop souvent marécageux. Les habitants sont peu intelligents, on remarque que beaucoup sont affligés de goitres. Les mines de charbon (anthracite) sont abondantes et en exploitation.

À l'ouest du Gepoma, le pays est tout différent : élevé, pierreux, rocailleux, aride, il offre des sommets sans ombre et des vallons sans eau. Mais le Lolo est vif, ouvert, robuste, plein de santé, et de bonhomie. La maison est solide ; ses écuries regorgent de bœufs, de chèvres et de cochons, le foin est entassé dans la grange ou en plein air, car il en faut pour l'hiver, à cause non de la neige, mais de la sécheresse.

Chaque village possède un ou deux étangs où hommes et hôtes boivent et pataugent.

Les villages sont très espacés mais fort peuplés. Les routes sont larges et les chars très employés ; mais, à l'encontre des

## Les Gni ou Gni-Pa

chars chinois, l'essieu est immobile et les roues seules tournent. Le pays n'est ni plaine ni montagne, il monte insensiblement de l'ouest à l'est et appuie ses derniers contreforts sur le dos du Gepoma.

Tel est le pays que je veux visiter. J'indiquerai les villages par leur nom chinois ; mais, comme souvent les Lolos l'ignorent, je placerai le nom indigène entre parenthèses.

Je partis huit jours après le premier de l'an chinois : grande fête et par conséquent grande affluence à la source du dragon noir Heo-long-tan (*Jenœ-du*). C'était l'occasion de rompre une lance contre le diable.

Je pars à pied, en compagnie d'un grand nombre de chrétiens, portant mes petits objets de voyage et de curiosité. L'étape n'est pas longue (huit kilomètres). On chemine d'abord à travers champs, car nous sommes dans la saison morte. De ci de là, nous rejoignons des Chinois, des indigènes, qui se rendent à la fête, c'est-à-dire à la foire.

Pas n'est besoin de porter son dîner, car on peut compter que là où il y a foule, se rencontreront les petits marchands de comestibles.

À notre droite on aperçoit la ville de Lou-lan, assise entre deux collines.

À gauche, plus près de nous, c'est le village de Pee-long-lan (*A-mœ-tsioë*) en grande partie indigène, où vivent quelques familles chrétiennes. Il est adossé à la montagne, et possède une source abondante, cause de nombreux procès. Un village chinois, placé plus bas, prétend disposer tout seul de l'eau ; c'est presque une répétition de la fable *le Loup et l'Agneau*. Vous allez supposer que l'affaire est claire, eh bien ! il y a dix ans que l'on plaide. C'est

## Les Gni ou Gni-Pa

qu'en Chine la justice a les yeux bandés : elle ne distingue le vrai du faux qu'en palpant de la main.

\*

Nous sortons de la plaine et le chemin devient montant et rocailleux. Bientôt le calcaire surgit de terre sous les formes les plus bizarres : ici c'est l'enceinte d'un château-fort, là un monolithe aigu, plus loin un trou de poterne ou des silhouettes d'animaux pétrifiés. Un petit berger, à la mine gaie, au regard vif, perché au sommet, jouait de la flûte en veillant sur ses chèvres.

— Hé, là-haut ! lui criai-je ; où est la route de *Jenœ-du* ?

— Par ici.

Et sa flûte nous indique la passe.

Parvenu sur la crête, nous entrevoyons un gouffre et tout au fond des êtres qui s'agitent. C'est la source.

Nous descendons rapidement et bientôt nous arrivons au bord d'une petite rivière qui sort, en bloc, d'une caverne souterraine dont les eaux bleues ne font point soupçonner la profondeur.

Mais voici un cirque aux parois gigantesques, et une rivière aux eaux claires qui sourd de dessous le roc, touchante image de la fontaine de Vaucluse. Ce souvenir réveille en mon cœur les impressions de ce beau temps de la vie où, petit élève de l'École apostolique d'Avignon, je <sup>p.202</sup> me plaisais, avec mes condisciples, à rêver de nos futurs exploits. Nous sommes dispersés dans les cinq parties du monde ; par l'imagination je les réunis tous de cette source, et, assis en groupe, nous nous racontons avec enthousiasme les victoires de Dieu sur le démon. <sup>p.208</sup>

Pour mieux voir et ne pas être pressé par la foule, j'avise un tertre qui surplombe la source. Vaine précaution ; on se rassemble autour de moi, on s'accroche aux buissons, on se

## Les Gni ou Gni-Pa

hausse pour mieux me contempler. Du reste, les visages, quoique chinois, me semblent sympathiques et la conversation s'engage. La moindre poussée nous aurait précipités dans l'eau.



**Chrétiens gni et ashi un jour de fête.**

Tout à coup, les hauteurs du cirque se couronnent de nuances nacrées ; je braque ma jumelle et je distingue les couleurs voyantes des vêtements indigènes. Les Lolottes ont revêtu leurs plus beaux habits, et sous les feux du soleil, volontiers on aurait pris ces bergères pour des reines descendant de leur trône (voir la gravure).

Quelques-uns qui me connaissaient, m'adressent la parole, et je leur réponds en ami. Peu à peu les Chinois s'effacent et cèdent

## Les Gni ou Gni-Pa

la place aux nouveaux venus. Nouvelle conversation moins brillante, mais plus cordiale.

En bas, tous les yeux sont fixés sur moi : Chinois et Lolos me montrent du doigt comme quelque chose d'extraordinaire.

Il fallait cependant dîner, je descends donc vers les échoppes, précédé et suivi d'une troupe de chrétiens venus d'un peu partout. La foule est compacte, les rangs serrés ; mais je n'entends aucune parole offensante, je ne vois pas de ces figures dont les yeux expriment le dédain.

Après un léger repas, j'achète quelques cannes à sucre, que je distribue aux enfants. Au loin on entend le canon ; c'est le mandarin qui approche, précédé de sa marmaille, de chevaux en papiers, d'immenses bâtonnets d'encens hauts comme un mât, et autres diableries que l'on doit offrir au dragon de la source ; pour moi, c'est le moment de partir. Cette fois, suivi seulement de mes domestiques, je prends la route de Sokoy (*Sekæje*) où je dois passer la nuit.

\*

Nous voilà bientôt au milieu d'un désert, non de sable mais de rocs, d'où surgit une agreste végétation faite d'arbres noueux et de lianes tortueuses. Là-bas on aperçoit un bosquet plus sombre et plus épais ; c'est, sans doute, le bois sacré. À son ombre doit s'étendre le village, et de fait, au détour d'un rocher qui se dresse comme un gardien vigilant, nous entendons le cri des coqs et l'abolement des chiens.

À peine suis-je aperçu que tout le monde est dehors et je me vois invité à dîner par autant de familles qu'il y a de maisons.

Une de ces familles possède une maison et des terrains à Loumei-y ; c'est chez elle que je descends. Le maître est un devin

## Les Gni ou Gni-Pa

(*pimo*) assez renommé, qui m'avait donné quelques leçons non pas de magie, mais d'écriture, car c'est chez eux seulement que s'est perpétuée la science des caractères lolos.

Après dîner, pour faire plaisir à toutes ces bonnes figures, je dresse mon harmonium et je joue quelques airs champêtres.

Actuellement, je possède dix familles chrétiennes dans ce village qui en compte trente.

\*

De Sokoy à Ouitse (Vøetsœ), il n'y a que deux kilomètres.

Vøetsœ a une histoire, car ce bourg a été le centre de l'insurrection indigène dans ce pays.

Lorsqu'elle éclata, un homme de tête et d'énergie, né dans ce village, rassembla des compagnons et commença par chasser tous les Chinois des environs ; ensuite il se bâtit un nid d'aigle dans un rocher, fit creuser dans la pierre un bassin qu'il remplit d'eau, y transporta tout ce qu'il put trouver de céréales et autres denrées et s'enferma là-dedans. Bientôt toute la tribu le reconnut pour chef, et avec autant de bonheur que d'audace, il refoula les Chinois de l'autre côté du fleuve.

Plus tard, quand les innombrables armées chinoises, désespérant de vaincre, écrasèrent l'insurrection par la ruse et la fourberie, cet intrépide Lolo, pleurant son indépendance, se rendit honorablement.

Il vit encore honoré du titre de général de brigade (*hié-tai*) et d'un bouton rouge. Ayant abandonné Vøetsœ, il a acheté un immense terrain, à quatre kilomètres de la ville, sur le bord même de la rivière qui sort de la source et y a bâti le village de Tong-hai-tse, où il n'admet que des indigènes ; car si les

## Les Gni ou Gni-Pa

circonstances l'obligent de chinoiser, de cœur et de caractère il est resté Lolo.

\*

Sans m'arrêter à Vøetsœ, je continue ma route pour aller coucher à Gnitchœ. La route est large, sablonneuse. Peu à peu elle s'élève en glissant à travers des rochers jusqu'à ce qu'elle en atteigne le faîte.

Je m'attendais à descendre et je me trouve à l'entrée d'un cirque formé par un fond plat et humide, et par des rochers tantôt nus, tantôt boisés. Les maisons du village, au lieu d'être bâties en pisé, sont formées de pierres brute et d'un toit de chaume.

J'y possède une famille chrétienne dont le chef est un <sup>p.209</sup> *tueur de daims*. Il n'est pas chez lui ; mais sa femme le remplace et je ne sais si, lui présent, je pourrais être mieux reçu.

Tous les Gni aiment la chasse, plusieurs en sont passionnés. Munis de leur grossier fusil, de leur carnassière, ils parcourent presque tout le Yun-nan à la recherche de leurs proies.

Ils s'attaquent surtout au daim, à la panthère et au sanglier : les autres petits animaux ne comptent pas pour eux.

Le daim ne se chasse que le matin, avant l'aurore, ou le soir à la tombée de la nuit. C'est surtout après une pluie que le moment est propice. Alors, sortant de son gîte, le daim brâme et le chasseur, en lui répondant, imite son cri ; la pauvre victime s'approche et à peine est-elle à portée qu'elle tombe morte sous la balle ; l'indigène ne manque jamais son coup.

La panthère se chasse au fusil et à la flèche. Au fusil on la poursuit ou on l'attend ; un jour, un indigène vient me dire :

## Les Gni ou Gni-Pa

— Père, j'ai entendu le daim, prêtez-moi votre fusil, je reviendrai bientôt.

J'introduis une cartouche à balle dans mon Lefauchaux (don d'un voyageur anglais que j'avais sauvé d'un mauvais pas), et mon jeune homme part avec mon arme.

Il se blottit entre deux rochers et répond au cri du daim. Tout à coup, il aperçoit deux étoiles au milieu des broussailles ; il sait ce que c'est et braque son fusil ; la panthère bondit et vient tomber morte à ses pieds.

Cet animal n'est pas toujours si noblement attaqué, et la flèche se charge souvent de le tuer en traître. L'arc est solidement fixé dans les broussailles d'un côté de la route et à hauteur du corps de l'animal ; la corde est bandée ; à la détente est nouée une corde légère qui, partant de là, traverse la route et, par l'autre bout, est attachée à un arbrisseau en face. La flèche est empoisonnée avec le suc d'une racine tuberculeuse de la plante appelée en chinois *hee-tsao-ou*, et en indigène *duma*. C'est, paraît-il, un poison de la famille de la noix vomique. La panthère, ignorant le péril, marche doucement, touche légèrement la corde ; la flèche part. La bête, se sentant piquée, se retourne, se griffe, s'égratigne et meurt quelques instants après.

Pour tuer le sanglier ou le cochon sauvage, on se sert de toute arme qui vous tombe sous la main.

— Pourquoi, demandai-je un jour, à mon tueur de daim, pourquoi n'employez-vous pas la flèche empoisonnée pour tuer le sanglier ?

— Parce que le sanglier, à peine piqué, court, vole en aveugle et va mourir bien loin, on ne sait dans quelle

## Les Gni ou Gni-Pa

direction ; la panthère, au contraire, se tourne et se retourne sur place et meurt dans les environs du lieu où elle a été frappée.

Tout le monde connaît, en Chine, la valeur des os de tigre et de panthère ; par os, il ne faut entendre que les quatre membres et tout particulièrement la rotule.

Les os de panthère se vendant sur place, à peu près quatre francs la livre ; le poids des os de la plus grosse panthère ne dépasse pas sept livres. De là, les colporteurs les transportent jusqu'à Soui-fou, où le prix a déjà doublé et triplé ; puis la marchandise descend le fleuve jusqu'au Foulan, d'où elle nous revient en gélatine plus ou moins frelatée. C'est, dit-on, un excellent remède contre l'anémie et toute autre maladie de langueur.

\*

Avant de partir de Gnitchœ, j'ai une remarque à faire.

L'esprit chinois est tellement opposé à l'esprit lolo, du moins dans ma tribu, que, partout où ces deux races se trouvent ensemble, elles se séparent naturellement en deux quartiers et le plus souvent en deux villages. C'est pourquoi je ne fais pas mention des Chinois, car bien qu'il en existe quelques familles, je n'ai traversé ni leur quartier ni leur village.

Je sais bien que, pour un apôtre, il ne peut y avoir acception de personnes ; toutefois, pour le moment, et autant qu'il est en mon pouvoir, je tiens à séparer ces deux races, parce que l'expérience m'a appris que le Chinois qui se fait indigène, et l'indigène qui se fait Chinois sont deux êtres presque inconvertissables ; ils se prennent leurs défauts réciproques et abandonnent leurs qualités.

## Les Gni ou Gni-Pa

Le Chinois-Lolo perd le poil qui distingue la race jaune pour tomber dans le genre libertin ; le Lolo-Chinois abandonne sa bonhomie et sa simplicité pour devenir un hypocrite et un orgueilleux.

Cela dit, je reprends ma route.

p.222 En sortant du cirque, la route continue un instant à circuler entre des rochers, puis elle débouche bientôt sur un plateau qui descend un peu à l'est, en s'appuyant à huit kilomètres plus loin sur le pied du mont Royal (Gepoma).

Le voilà qui se dresse devant moi comme un lion couché sur sa proie.

\*

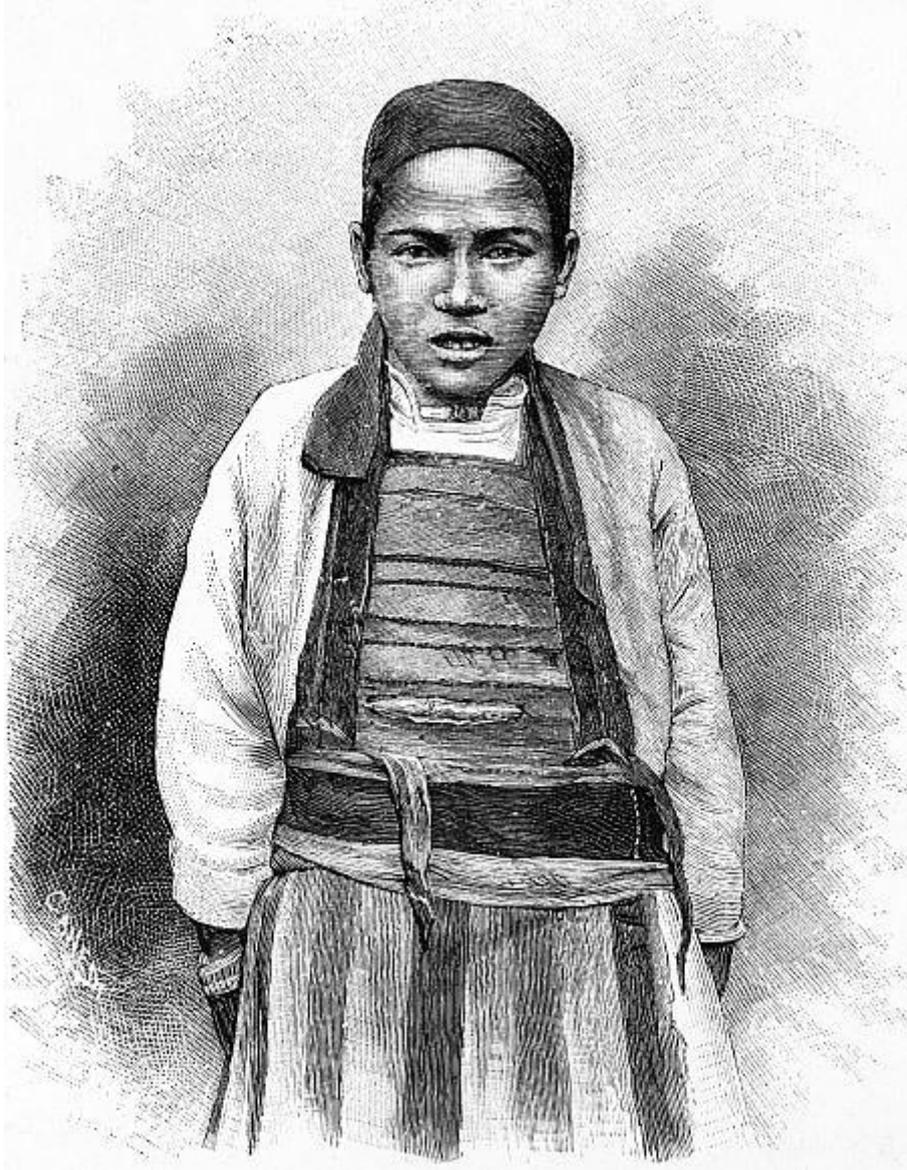
J'aperçois de vastes champs de blé, mais aucun village ; ils sont là-bas, tout au fond, cachés dans la forêt.

Pour y arriver, je m'écarte de la route en me jetant dans les bois. Au fond du vallon, près d'un ruisseau, j'aperçois quelques hauts fourneaux où l'on fond le minerai de fer que l'on extrait un peu plus loin ; et, chose singulière, si haut que l'on remonte au nord, pendant deux ou trois jours, on trouve de ces fourneaux à côté de magnifiques mines de charbon.

\*

Je commence l'ascension du mont. À mi-chemin, quelques maisons de chétive apparence viennent enlaidir le paysage. Les habitants n'ont plus les mêmes visages avenants ni leur franche simplicité ; ils sont lourds, malpropres et prétentieux. Peut-être le cadre qui m'entourait était-il trop beau, trop noble, trop majestueux, et je m'attendais à rencontrer p.223 les mêmes qualités dans les habitants de cette magnifique solitude.

## Les Gni ou Gni-Pa



**Petite fille gni en habit de travail.**

Je me réconfortai d'un bol tout chaud de lait de chèvre ; puis, muni d'une poule et d'une bouteille de vin que j'avais réservée pour la circonstance, je continuai l'ascension de la montagne. J'avais précédé tous mes hommes. Enfin, debout sur la plus haute pierre du dernier sommet, j'embrasse d'un coup d'œil tout le pays habité par mes bien-aimés Lolos, et je supplie le divin Sauveur de me donner ces âmes pour les entraîner toutes avec moi vers lui. J'avais préparé une croix de bois, que je plantai là. J'avais scellé dans une boîte en fer

## Les Gni ou Gni-Pa

blanc, avec une médaille de saint Benoît, une consécration du Gepoma à l'archange saint Michel, le vainqueur du dragon infernal. Je confiai cette petite boîte à un trou profond, à l'abri de l'eau et du vent.

Cela fait, je redescendis de quelques pas pour me mettre à l'abri d'un vent impétueux et d'un froid très vif qui me glaçaient.

Mes hommes ont bien vite allumé un grand feu, étalé la victuaille et fait chauffer le riz ; pour moi, me souvenant de mon titre de Français, je fais sauter le bouchon de la bouteille et bois à la santé de tous ceux qui pensent encore à moi dans la patrie lointaine. Une averse qui tombe alors ne peut refroidir mon enthousiasme.

Mais il faut descendre. Pour souvenir, je cueille une magnifique fleur qui, à elle seule, était tout un bouquet ; et, plus agile que l'antique Achille, je vais devant moi en droite ligne sans m'inquiéter des obstacles. J'étais heureux ; je voyais déjà la foule des âmes me demander de les abreuver de l'eau vive ; j'entendais les voix argentines des petits enfants prier sous la voûte des temples dont j'apercevais les clochers à travers le feuillage ; les jeunes filles, sous leurs habits voyants, apportaient un cœur pur à la sainte table ; et tout un peuple était heureux, gai, épanoui sous le joug du Sauveur.

Mon entrée dans Hohotsen (Gokœ) me tira de ma rêverie ; mais j'ai l'espérance qu'un temps viendra où d'autres missionnaires verront ce que mon amour ne fait qu'entrevoir.

\*

Depuis Lou-mei-y, j'avais toujours monté, bien qu'insensiblement. Maintenant il faut descendre.

## Les Gni ou Gni-Pa

Nous tournons le mont Saint-Michel par le sud ; une pente rapide nous conduit dans une vallée fertile ; c'est Poulahé (*Pulu*). Là plus de pierres, mais de l'eau et des arbres ; plus de vastes espaces, mais de jolis vallons.

Le village de Alou-a (Ashlava) est, pour ainsi dire, assis dans l'eau. J'y possède une famille chrétienne, mais quels gens ! Ce n'est plus ma race montagnarde ; les Chinois, <sup>p.224</sup> fort nombreux, prennent des airs malins et le Gni s'en laisse imposer. Il est craintif et peu intelligent.

Pour me faire plaisir, mon catéchumène alla à deux kilomètres de là chercher une jarre de lait. C'est, en somme, tout ce que je trouvais de bon en cet endroit. Le lendemain, à l'aurore, je reprenais avec plaisir une route nouvelle.

Je n'ai plus de chrétiens à visiter ; mais la proximité de la ville de Koang-si-tcheou tente ma curiosité, et je me décide à l'aller voir. Il est, du reste, inutile de se presser.

Les vallons se succèdent monotones et fertiles. À Tchang-ma-kai, je me rappelle que je suis dans le beau pays de Chine. Je revois les petits pieds que j'avais oubliés, les habits-sacs, les hommes-guenilles, les traîne-savates, etc. En dehors du village, c'est la solitude des bois : je m'y enfonce avec délices ; mille sentiments surgissent dans mon cœur. J'aperçois là-haut sur le versant oriental du mont une immense pagode où les diables, sous l'habit des bonzes, corrompent, avilissent, oppriment tout ce peuple. Mon Dieu ! quand donc régnerez-vous sur ces multitudes ignorantes de votre loi ! je foule un pays où nul missionnaire n'a encore mis le pied, et cependant que de bonnes et belles âmes y accepteraient volontiers la lumière et la vérité !

\*

## Les Gni ou Gni-Pa

Au sortir du bois je me trouve dans un paisible village composé de huit familles indigènes. À cent pas plus loin, un lac tranquille isole des bruits du monde ces heureux habitants.

Ma réputation m'a déjà précédé. Nulle peur, nulle crainte ; je crois entrer chez moi. On a soupé ; tout le village se rassemble et l'on devise en filant le chanvre.

J'admire ces figures de campagnards sur lesquelles le calme de la bonne nature se reflète comme l'ombre des grands arbres dans l'étang qui s'étale au bas de la montagne.

Les Chinois ne peuvent se rencontrer sans causer procès, les Lolos ne peuvent se voir sans parler champs et bœufs.

Je m'entretiens avec ces braves indigènes ; je leur prouve la fausseté des idoles et le bonheur d'aimer un seul Dieu. Je vois là combien l'âme est naturellement chrétienne ; je suis compris, mais non encore suivi.

L'esprit lolo n'est pas capable de suivre un raisonnement. Comme les petits enfants. Il faut peu à peu les exciter à marcher, d'abord à quatre pieds, puis sur deux, tout en les soutenant jusqu'à ce qu'un exercice prolongé leur ait donné la force d'avancer tout seuls.

Voilà pourquoi je me contente de semer tout d'abord des paroles de vie qui germeront et fructifieront plus tard.

Ce village se nomme *Amœjedla*, c'est-à-dire « la jeune fille noyée », en souvenir d'un accident. Il est loin de toute grande route ; aussi le lendemain je prends un guide pour me conduire à la grande ville de Koang-si.

\*

## Les Gni ou Gni-Pa

Après avoir dépassé Filouo, beau petit village indigène, nous sortons des vallons pour entrer dans des terrains vagues, auxquels succède la grande plaine du Koang-si.

Je cherche des yeux le lac marqué sur les cartes et je n'en vois pas. La ville est de l'autre côté à l'est, au pied d'une haute montagne ; en approchant du centre de la plaine, je remarque un grand espace inculte qui probablement se couvre d'eau en temps de pluie, ce qui a pu donner l'illusion d'un lac.

J'entre dans la ville par la porte ouest ; les rues sont larges, les boutiques animées, les blanches pagodes fort nombreuses. J'avise une auberge de belle apparence, où l'on m'offre une chambre près de la grande porte.

Je m'attendais à être guetté, dévisagé et ennuyé par la curiosité des indigènes. Je ne me trompe pas ; la procession commence, la cour se remplit ; si je ferme, on troue les fenêtres et par toutes les fentes brillent des yeux avides de me contempler.

J'aime mieux me montrer, toute porte ouverte ; le flot humain ne bouge pas : ni houle, ni cri, ni bruit.

p.225 J'entre en conversation avec quelques-uns. On me répond modestement. Mais ce qui me gagne tout à fait, c'est la figure ouverte et intelligente de tous les enfants qui se pressent à mes pieds.

Sur cinquante enfants, quarante ont la peau d'une blancheur fort peu chinoise ; ces tons et ces manières aussi ne sont pas chinoises (voir les gravures).

Tout heureux de découvrir des Chinois sympathiques, je prends la résolution de m'arrêter ici le lendemain qui précisément est un jour de marché.

## Les Gni ou Gni-Pa



**Petites filles gni et ashi en habit de fête.**

Il était déjà nuit lorsque j'entends quelqu'un frapper à ma porte :

— Qui est-ce ?

— Le grand homme Li qui vient voir le Père.

## Les Gni ou Gni-Pa

- Où est sa carte ?
- Il ne l'a pas apportée.
- Alors je ne reçois pas ce grand homme.

On se consulte, puis on revient à la rescousse.

- Père, excusez-le ; ce grand homme aime beaucoup les Européens, et il a cru que cette familiarité ne vous déplairait pas.

Je fais ouvrir la porte, et un homme déjà sur l'âge me fait force salutations. On s'assied et la conversation s'engage.

J'avais devant moi un guerrier fameux qui avait reçu maintes blessures devant et derrière, et qui en avait donné maintes autres, par derrière surtout. Il me conta dans le menu l'histoire de l'insurrection dans ce pays. Il était partout et avait tout fait.

- Je suis allé au Kouy-tchéou, j'ai visité les Anglais et je leur ai parlé pendant tout un jour ; ils m'admiraient et disaient : « Quel homme ! »

Je le laissai partir avec un soupir de soulagement.

\*

Le lendemain, je me lève de bonne heure. Au dehors, la foule m'attendait ; je me retire sous un escalier pour réciter mon bréviaire ; Impossible, je suis découvert, entouré ; je reviens chez moi toujours escorté, je déjeune et enfin je sors.

Mes Lolos Gni étaient en nombre ; mais d'autres costumes attirent mes regards ; d'abord des Shinœ, dont les femmes sont habillées d'une jupe et d'une camisole ; c'est presque français. Toutefois le costume le plus curieux que j'ai jamais rencontré est celui des Kodabœ (Kololo) : sur la tête un bonnet à la circassienne couvert de perles et de cauris et retenu au menton

## Les Gni ou Gni-Pa

par une enfilade de ces mêmes porcelaines ; une veste de chanvre, courte et crasseuse, avec deux grands plastrons tissés en laine rouge comme les plastrons des habits de cérémonie que portent les mandarins chinois, et puis un pantalon... européen, sauf qu'il s'arrête à mi-jambe.

Décidément le type de cette tribu ne se rapproche pas de l'élégance. Mais, sous ces habits sauvages, il y a de belles âmes qui n'attendent que la voix d'en Haut pour rompre leurs fers : « *Veni, Domine Jesu.* »

\*

Enfin, je m'ébranle, et avec moi presque tout le marché. Pour ne pas être une occasion de tumulte, je me hâte de gagner les remparts dont je fais le tour.

En dehors de la ville j'aperçois une nouvelle tribu, celle des Ashi, voisine des Gni, que je rencontre alors pour la première fois, mais où actuellement je compte la moitié de mes chrétiens.

La ville de Koang-si-tcheou est une préfecture de second ordre, mais de juridiction directe (tche-li-tcheou), c'est-à-dire dépendant directement du vice-roi.

Elle est à huit jours de Koang-lan-fou, à seize jours de Pé-sé, à sept jours de Kai-hoa et à six jours de Hin-y-fou.

Les habitants paraissent jouir d'une honnête aisance, bien que la plaine ne soit pas très fertile, appartenant, je crois, au terrain crétacé parisien. Peut être faut-il y voir une des causes qui ont formé ce type plus régulier et plus pur qu'ailleurs ?

\*

p.236 Koang-si est le terme de mon voyage. Je dois maintenant revenir sur mes pas, mais par une autre route, en remontant au

## Les Gni ou Gni-Pa

nord-ouest jusqu'à Siao-pou-tse, résidence de mon confrère, M. Birbes. De là, je rentrerai chez moi.

En dehors de la ville et sur tout mon chemin, je rencontre des gens de bonne mine, portant tous un petit sac en bandoulière. Ce sac renferme quelques racines dites odoriférantes que l'on va brûler à la grande pagode du mont Saint-Michel. La conversation sur la religion se présentait de soi. L'unité de Dieu est trop naturelle pour qu'elle n'entre pas dans l'intelligence de l'homme, et j'eus le plaisir de voir ces porteurs de parfums, mépriser ce qu'ils allaient adorer.

Dans les gorges profondes formées par les monticules ramifiés de la grande montagne, je découvre pour la première fois, depuis que je suis en Chine, de belles mines de charbon anthracite fortement imprégné de soufre.

On peut le brûler sans autre préparation ; mais la fumée prend à la gorge.

On préfère le brasser avec une partie d'eau et de terre dont on forme des briques épaisses que l'on rassemble en tas et auxquelles on met le feu.

Il en sort un coke compact, brûlant sans odeur. Sur place il se vend une demi-sapèque la livre ; à deux jours plus loin, il vaut déjà trois sapèques.

La manière de brûler ce charbon est déplorable, on n'utilise guère que le tiers de la chaleur. On forme un bâti creusé dans son centre avec une grille au bas ; on remplit <sup>p.237</sup> ce creux de charbon, et la marmite conique est placée là-dessus en ne touchant le feu que par sa pointe.

\*

## Les Gni ou Gni-Pa

Le village de I-oui-chao (Jevi) est assis à dos de cheval sur un des flancs aigus de la montagne : c'est un village tout indigène, mais dépendant pour ses terrains de la pagode, qui n'est pas éloignée.

Je me dirige vers une belle maison couverte de tuiles, la première que je trouve chez mes indigènes. Le propriétaire, ancien lieutenant du chef indigène, dont j'ai parlé, se hâte de me préparer une bonne chambre, un bon feu, un bon dîner. Grands et petits font cercle, pendant que je récite mon office ; ils interrogent à l'envi mes hommes sur ce *Chen-fou* dont ils ont entendu parler, mais qu'ils ne connaissent pas encore.

Je remarque avec surprise que mon hôte, Lolo de naissance et de cœur, ne parle qu'en langue chinoise. C'est, me dit-on, pour tromper l'esprit de la grande montagne qui ne l'aime pas, mais qui ne sait plus le reconnaître depuis qu'il se déguise en Chinois. Pauvre païen, avec une fortune peu commune, un air intelligent, un cœur bon, il n'est pas heureux et il porte sur le visage des marques de constantes préoccupations.

À Jevi, toutes ces bonnes et douces figures sont brunies et comme enfumées ; c'est, du reste, une remarque que j'avais faite dans presque tous les villages situés à l'ouest de la montagne.

Tout d'abord, je croyais que cette couleur était naturelle, mais quelques nuits passées sous leurs toits m'en ont fait découvrir la cause. Ils ne s'éclairent qu'avec de la résine roulée en boulette et placée sur une pierre ; il s'en dégage une fumée noirâtre qui se dépose partout et jusqu'au fond de la gorge.

En me lavant, je remarquais que l'eau devenait noire et que ma poitrine semblait vomir de l'encre.

## Les Gni ou Gni-Pa

Comme mes bonnes gens ne se lavent que rarement, le noir de fumée s'imprègne dans leur peau en couche plus ou moins épaisse. Voilà un fard qui ne relève pas la beauté, mais combien je le préfère à cette céruse dont se plâtrent journellement nos élégantes du Yun-nan !

\*

En sortant de Jevi, je sors en même temps de la préfecture de Lou-lan, pour entrer dans celle de Lou-leang, ou plutôt pour entrer sur les terres d'un grand seigneur indigène.

Je me réserve de traiter plus loin la question des *tou-se* (*dzemu*) ou *maîtres de la glèbe*, c'est-à-dire des seigneurs lolos. Elle se rattache à l'histoire même de cette race, et elle est par elle-même trop intéressante pour ne pas mériter un chapitre spécial. Pour le moment, j'esquisserai seulement l'histoire du seigneur en question, telle qu'elle a cours, sans en garantir la vérité.

Probablement, sous la dynastie des Mongols, au XIII<sup>e</sup> siècle, les armées chinoises s'étaient avancées jusque dans la plaine de Lou-leang. Là, régnait un puissant seigneur indigène dans une île formée par le fleuve sur l'emplacement du village que l'on nomme actuellement *Kou-tchen* (la vieille ville).

L'armée l'assiégeait inutilement quand un jeune pâtre s'offrit pour indiquer un gué. L'armée passa, battit le seigneur et s'empara de tout le pays.

Le mandarin, chose extraordinaire, voulut être reconnaissant et fit appeler le jeune indigène.

Tremblant de peur, celui-ci s'avance :

— Comment te nommes-tu ?

— Ki-i-i-i, dit l'autre en tremblant.

## Les Gni ou Gni-Pa

— Ah ! tu t'appelles Ki ? Eh bien, jeune Ki, l'empereur, pour te récompenser, te donne tout le pays que ton cheval pourra parcourir en un jour.

Le jeune homme partit et s'arrêta précisément où je suis arrivé.

Actuellement cette famille habite un beau château près de Sintsen, d'où elle dirige et gouverne ses propriétés. Elle a quarante-huit villages sous sa dépendance, et l'on dit qu'anciennement ses terrains s'étendaient jusqu'aux portes mêmes de Lou-leang.

\*

Le premier village que nous rencontrons est celui de Moutchout-sin (Bulukœ) au milieu d'un beau et vaste plateau. Mais j'entends dire qu'à quelques pas existe un second village habité par des Lolos Nœso (Heey) ; je me hâte d'y aller, curieux de voir enfin cette tribu patricienne dont on dit tant de bien et tant de mal.

À l'entrée, j'aperçois tout d'abord une femme, que dis-je ? une reine battant le sarrazin. Elle a une robe traînante, des manches pagodes, sur la tête une mitre constellée de points d'argent et un air extrêmement distingué.

Au lieu de chercher une maison, je m'assieds sur un char au milieu de la place. On sort, on approche, on arrive, on entre en conversation ; j'étais connu ! Les matrones du village jettent sur leur mitre un voile de religieuse. Quelle dignité ! quelle noblesse ! Ont-elles conscience de leur pose ? je l'ignore ; toutefois le type est un peu fort et trop commun. En somme, je préfère encore le costume des Gni, d'autant plus que les hommes Nœso sont habillés à la chinoise, ce qui jure au milieu de tous ces costumes particuliers.

## Les Gni ou Gni-Pa

On veut me retenir trois jours..., deux jours..., un jour..., une matinée. Je refuse malgré moi. Je suis hors de mon district et je sais que nul ne s'occupe des nouvelles conversions qui pourraient se déclarer. Je n'avais pas même un catéchiste pour m'aider dans mes travaux apostoliques.

En sortant de Bulukœ, nous descendons le versant et nous retombons dans les pierres et la rocaille, pays sec, même triste, mais qui sait encore enrichir ceux qui ont le courage de le travailler. À ma droite, je laisse trois petits villages dont le nom unique est Sout-sou (Sudzu) et j'arrive enfin dans celui de Lo-y (Nuje), où passe la grande route de Yun-nan-sen à Koang-si. Il est composé de trois petits villages, appelés Dœkœdzu, Shiœ-tsiœ et Tsimashlu. Les deux extrêmes sont indigènes ; celui du milieu est chinois, comme l'indique son nom.

Le chrétien chinois que j'ai amené avec moi est un de ces blagueurs qui se croient rusés. Quand il parle, un <sup>p.238</sup> plissement de l'œil termine sa phrase, comme pour dire : « Comme je suis habile ! » Mon long pèlerinage en pays indigène l'avait empêché de mettre son habileté à mon service. Arrivé à Nuje, il voulut se dédommager.

— Père, me dit-il, si vous voulez, nous dînerons chez les Chinois, je saurai trouver les provisions.

— C'est bien, va de l'avant.

Il frappe à une porte :

— Le maître n'y est pas, lui répond-on.

Plus loin, il nous fait entrer dans une écurie pendant qu'il cherchera des vivres. Au bout d'un quart d'heure il revient :

— Pas un œuf, pas un grain de maïs, rien du tout. On dirait que ces Chinois-là vivent de l'air du temps.

## Les Gni ou Gni-Pa

— Eh bien, dit un Lolo, partons pour le village suivant, on trouvera quelque chose.

En effet, riz, œufs, légumes, viande, tout y fut en abondance, et je laissai mon fier Chinois se morfondre en excuses. Du reste, en homme pratique, il fit honneur à la table.

À Nuje habite le plus grand lutteur de la tribu. Il a remporté plus de quarante victoires. C'est un homme aux épaules carrées et de stature plus haute que la moyenne.

À partir de Nuje, la route devient monotone ; ce sont de maigres petits vallons qui vont en s'effaçant dans la plaine.

À l'entrée de celle-ci, je côtoie le beau et grand village indigène de Si-kai-keou (Sœre) et je m'arrête à celui de Ou-loutin (Olotœ) chez une famille chrétienne indigène.

<sup>p.244</sup> À Ouloutin, l'élément chinois l'emporte de beaucoup ; cent familles contre quinze. Le Chinois de Lou-leang est haut de stature, bien bâti, bien membré ; mais il est orgueilleux, avare, pédant et vindicatif. Il s'habille bien et mange peu ; dur à la peine, et pour cause, il se bat pour une demi-sapèque.

Cette grande plaine est un désert à l'ouest et un marécage à l'est. Aussi le Louleangeais est-il toujours sur les <sup>p.245</sup> routes à la queue de ses maigres chevaux, transportant des denrées de ci de là pour gagner un peu ; toujours en noise et en procès. Il a fallu toute l'habileté, toute la mansuétude, toute la charité, toute la piété du père Birbes pour essayer d'ouvrir à l'Évangile un tel pays et pour y réussir, mais ses cheveux blancs à cinquante ans disent tout haut avec quelle peine, quelles inquiétudes et quels déboires !

Je verrai demain ce bon Père dans sa modeste résidence, qu'il embellit chaque jour.

## Les Gni ou Gni-Pa

À ma droite, de l'autre côté de la grande montagne appelée *Laoheecchan*, existe la tribu des Kopa (ou simplement Ko), évangélisée par un nouveau confrère, M. Badie.

Son dialecte se rattache à la langue d'*Ou*, et il est, à peu de chose près, semblable au dialecte des Nœsoko qui habitent plus au nord ; je n'en parle ici que pour fixer sa position.

\*

Le père Birbes me reçoit avec d'autant plus de joie que je lui annonce de nouvelles âmes gagnées à Jésus-Christ.

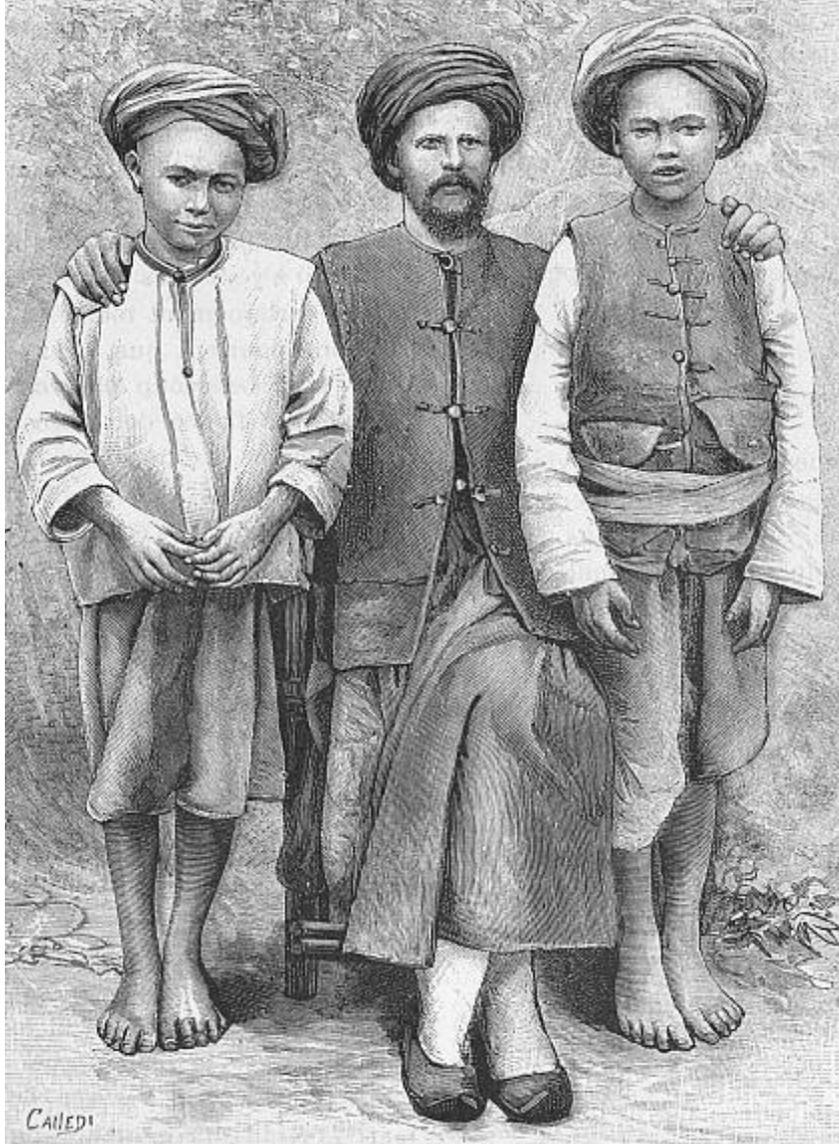


**M. Birbes, missionnaire apostolique de Siao-pou-tsé.**

## Les Gni ou Gni-Pa

Que ne sommes-nous plus nombreux ! un missionnaire à Bulukœ, un autre à Koang-si, et bientôt tout le pays serait renouvelé ; mais que puis-je tout seul ?

\*



**M. Paul Vial entre deux servants de messe indigènes.**

Il me tarde de rentrer chez moi, je suis comme une mère à qui l'on a arraché son tout jeune enfant. Je me sens pressé de nourrir ces jeunes âmes du lait de la doctrine céleste, de repaître mes yeux de leur croissance dans la grâce, et de réjouir mon cœur de la vue de mes chers enfants : *Testis enim mihi est Deus quomodo cupiam*

## Les Gni ou Gni-Pa

*omnes eos in visceribus Jesu Christi.* Et voilà que, pour m'éprouver, Dieu permet que je tombe malade à Tien-sen-koan. Ce fut l'affaire de huit jours, et le lundi de la Passion je pus entendre les enfants de Lou-mei-y s'écrier sur mon passage : *Chen-fou gelœ, chen-fou gelœ !* (le Père arrive ! le Père arrive !)

Le jour de Pâques, on tue le porc, et un abondant dîner, dont je ne paie que ma quote-part, réunit tous les nouveaux chrétiens du village et des environs.



**Ma nouvelle résidence à Lou-mei-y.**

@

## CHAPITRE V

### Portrait d'ensemble

@

Le Gni est de grandeur moyenne ; mais, parmi les hommes et même parmi les femmes, les tailles élevées ne manquent pas. Il est élancé ; les épaules sont carrées, la tête petite ; la couleur de la peau est bistre, et tient le milieu entre le noir et le blanc. Le teint est hâlé ; les cheveux d'un noir vif sont assez rares ; les cheveux châains clairs et blonds dominant. Le front n'est jamais fuyant ; les yeux sont sur la même ligne et un peu enfoncés ; le nez petit, presque jamais épaté, souvent aquilin ; la poitrine est bien développée. Quand le Gni marche, il penche le buste un peu en avant ; ses pas sont largement arqués et quelque peu lourds.

Le Gni est malheureusement craintif ; son premier mouvement est de vous éviter. Montrez-lui du cœur, il devient vite familier, mais d'une familiarité honnête, franche, aimable ; allez plus avant, prouvez-lui que vous l'aimez, que vous l'estimez, et il vous recherchera, il vous entourera. Survienne un Chinois, il se serrera contre vous comme pour vous prier de le défendre.

Le Gni ne sait pas converser. Il ne sait pas construire une phrase. Qu'il donne un renseignement ou qu'il conte une historiette, il commence par le premier bout venu, qui n'est presque jamais le bon.

Je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul renseignement clair. Les plus forts lettrés que j'ai interrogés pour la traduction de leurs livres, n'ont jamais pu aller au-delà d'un mot à mot informe, ou d'un à peu près très nuageux ; et quand, à force de

## Les Gni ou Gni-Pa

travail, je leur donnais ma traduction, ils en étaient émerveillés comme d'une découverte.

\*

Le Chinois a une intelligence captieuse, tortueuse, marchande. Agriculteur par force, d'instinct il est commerçant. Dès qu'il a espoir du moindre gain, il abandonne la pioche, pour courir après la sapèque. Il ne s'enrichira pas, il le sait, il y perdra ses habits, soit ; mais il trafiquera.



**Une famille gni de Lou-mei-y : le père, la mère et la fille.**

## Les Gni ou Gni-Pa

Le Gni est tout autre, son intelligence toute droite ne ne peut se plier aux jeux de la bourse ; il n'a de l'amour que pour son champ, et il ne se plaît qu'au milieu de ses bêtes. Là, sans crier : « Vive la liberté ! » Il en jouit largement. Ce n'est pas toutefois qu'il soit indépendant de caractère. Plus que le Chinois, il se laisse entraîner par l'exemple ; mais étant d'une civilisation peu avancée, n'ayant chez lui, dans son village, aucun maître bien redoutable, il agit et vit à peu près à sa guise.

On connaît la tyrannie du Chinois. Chacun tient à sa part de domination : le frère aîné sur le plus jeune, la sœur aînée sur la cadette, le vieillard sur l'enfant, le lettré sur l'illettré, etc. Pour cela tout est mesuré, calculé ; la voix, le mot, le geste ; l'habit, la couleur ; rien, absolument rien n'est laissé, à la spontanéité, au naturel, au sentiment, au bon cœur ; tout est sacrifié à la hiérarchie. Le suprême dans le genre est d'être plein de son importance et de la montrer en toute occasion. C'est le contre-pied de l'esprit européen, et surtout de l'esprit catholique.

Le Gni a d'autres défauts, mais non pas celui-là ; il n'est ni orgueilleux, ni jaloux, ni opiniâtre, ni calomniateur ; il saura même atteindre là où jamais Chinois n'a encore pu s'élever ; il saura pardonner une offense. Jamais, depuis que je les évangélise, une parole de blâme n'a été dite contre notre sainte religion. Il ne comprendra pas ; mais il se gardera bien de déblatérer.

Chacun, chez lui, vit à sa guise. L'autorité paternelle, bien que toujours respectée, a été fortement affaiblie.

Un jour, assis au milieu de la place d'un village, je montrais quelques curiosités d'Europe. J'étais fortement pressé, et, malgré mes instances, personne ne bougeait pour me faire un peu de place. Tout à coup, l'un des Gni prend une trique, s'introduit au centre et fait tourner son bâton. Chez les Chinois, c'eût été

## Les Gni ou Gni-Pa

l'occasion d'une rixe sanglante, de pourparlers, de complications, de procès peut-être. Mes indigènes se contentèrent de reculer et même de rire.

Ce sont de grands enfants, conduits par un simple bon sens et un bon instinct naturels. Tous parlent à la fois. <sup>p.246</sup> Quand tous ont placé leur petit mot, on s'en tient, en général, à l'avis de celui qui a pris le ton le plus convaincu.

Mais de la résolution à l'action il y a loin. La célérité, la promptitude, l'activité ne sont pas le fait du Gni. Il est cependant dur au travail, il chante avec vérité :

Le matin me trouve à la montagne,  
Le soir me trouve à la montagne.

La femme ne le cède en rien à l'homme.

Avec le travail, il aime la danse, la lutte, la chasse et le vin.

La moralité des jeunes gens laisse malheureusement à désirer.

Mais je puis affirmer que les mauvaises paroles sont sans contredit moins fréquentes et surtout moins obscènes que chez les Chinois.

Les visages des Gni ne portent aucune marque de dégradation ; l'intelligence reste claire, le cœur bon, le sentiment délicat. On dirait vraiment qu'ils n'ont pas l'air de se douter du mal qu'ils commettent.

Oh ! ce n'est pas moi qui, même à ce point de vue, mettrai le pauvre Lolo au-dessous de l'orgueilleux Chinois ; le rite, tout puissant chez celui-ci, veut qu'on prenne un air grave ; que la femme soit le plus possible cachée aux yeux et qu'en tout cas elle sache se revêtir d'un masque de pruderie qui attire le regard. Mais pourquoi sa conversation est-elle si souvent sans pudeur ? Pourquoi sa parole est-elle d'une obscénité si raffinée ? Pourquoi

## Les Gni ou Gni-Pa

cette habitude de soupçonner le mal partout et en toute occasion ? Pourquoi ce rire bestial et mauvais vient-il si souvent enlaidir son visage, quand une parole à double sens réveille sa concupiscence ? Je ne parle pas de cette hideuse passion de l'opium que mes Gni ne connaissent pas.

\*

Autant la Chinoise est maniérée, prétentieuse, vaine et soupçonneuse, autant la femme gni est simple, naturelle, douce, sympathique, élégante sans recherches, hardie sans impudence, honnête sans pruderie.

Jeune fille, elle court, s'amuse, pleure rarement.

Jeune femme, elle travaille du matin au soir, et quand, dans sa montagne, la moisson est récoltée et que les travaux ne pressent pas, elle descend dans la plaine où la moisson est mûre, travaille pour son propre compte et, avec son salaire elle achète de la toile et retourne chez elle.

Vieille femme, elle ne sort plus, s'occupe du ménage, des épargnes et fume sa pipe.

Les jeunes filles ni ne fument ni ne boivent.

\*

Tandis que le Chinois voyage partout, voyage toujours, usant de tous les moyens, essayant tous les métiers pour atteindre la fortune ; le Gni aime son village, sa maison, son foyer. En dehors de là, il court, il se presse. Il ne vit plus. À peine a-t-il perdu de vue la cime de sa montagne que son cœur est pris de nostalgie.

\*

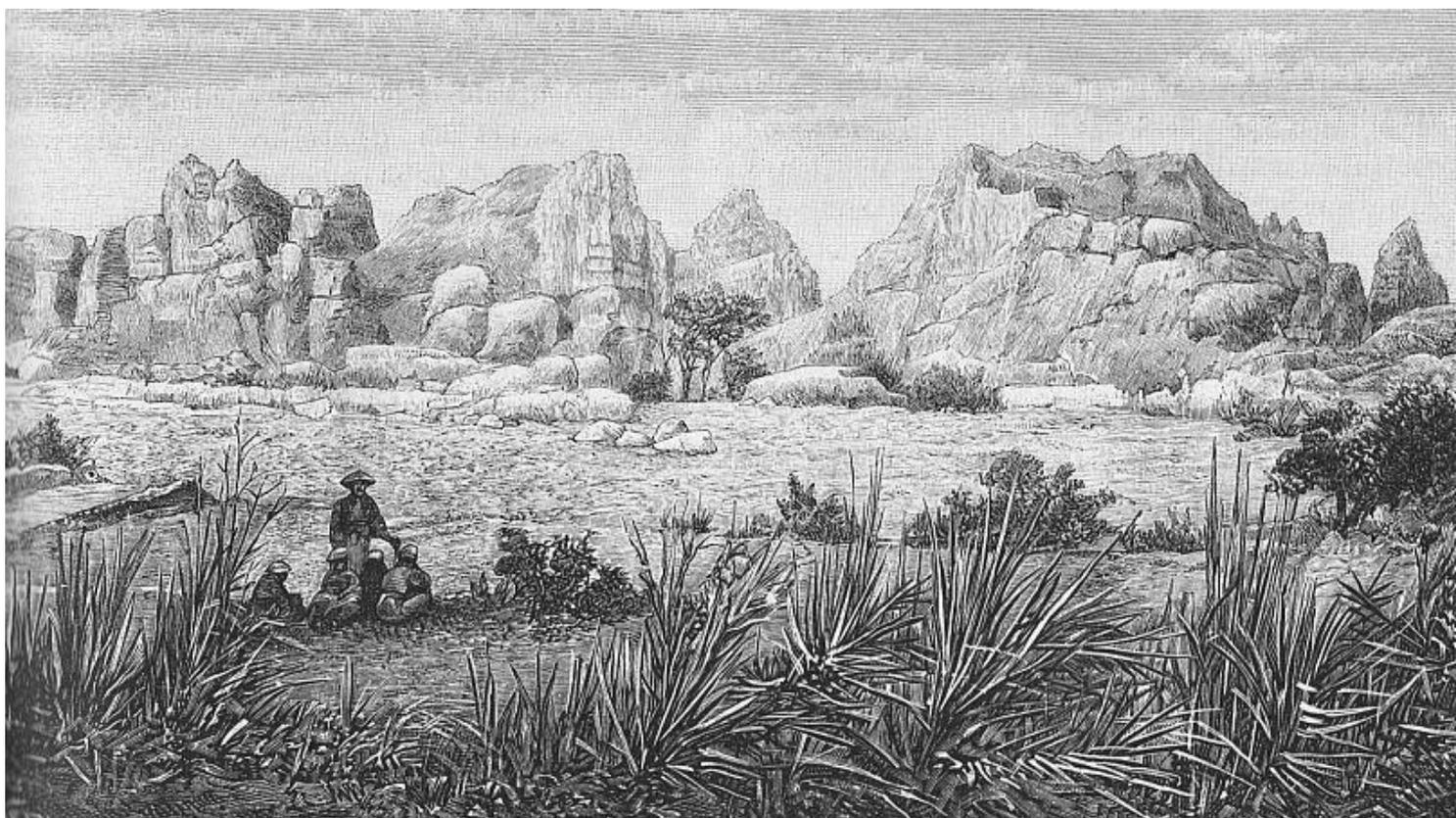
Les nouvelles se répandent chez les Gni comme si un téléphone mystérieux faisait déjà le tour de la tribu.

## Les Gni ou Gni-Pa

Dans mon voyage, j'ai parfois été stupéfait d'entendre narrer des détails de ma vie apostolique, auxquels je n'avais prêté aucune attention ; et j'ai appris combien un léger don, un acte de bonté imperceptible, un mot d'encouragement faisait d'effet sur ces cœurs naïfs, qui ne connaissaient jusque-là que le mépris, la fourberie et la cruauté chinoise.

\*

Après ces renseignements sur les indigènes lolos et la comparaison entre les Chinois et les Gni considérés en général, comparaison tout à l'avantage de ces derniers, continuons notre examen plus en détail. Pénétrons dans un intérieur chinois et dans une maison lolo.



**Montagnes rocheuses près Saje.**

@

## CHAPITRE VI

### De la famille

@

p.258 Quand on entre dans un village chinois, vers neuf heures du matin, on remarque le visage hâve et hagard des fumeurs d'opium traînant çà et là leurs souliers éculés et leurs habits rapiécés.

Les vieilles femmes sont assises sur la porte, ayant à côté d'elles un carton sans couleur renfermant tous les détritrus de toile qu'elles ont pu trouver et qui formeront bientôt ces petits souliers que l'on prendrait pour une boîte à tabac.

Les jeunes filles, dans l'intérieur, lavent la vaisselle ou s'occupent du ménage en se disputant.

Les jeunes gens fument une longue pipe de cuivre on attendant que le moment de travailler soit venu.

À vos côtés, une femme qui a perdu une poule vomit mille imprécations s'adressant à quelqu'un qu'elle connaît, qu'elle voit, mais dont elle ne prononcera pas le nom, car elle n'a pas de preuves palpables ; l'autre, le coupable, se tait et rit dans sa barbe, comptant bien recommencer une autre fois.

Entrez maintenant dans un village gni. Ce qui vous étonne d'abord, c'est l'agilité et l'ardeur de tout le monde.

Les jeunes filles reviennent de la montagne portant un fagot de bois ; les jeunes gens reviennent des champs ; la mère fait la soupe et les vieux attendent le moment du repos en arrangeant la basse-cour. Entrons : la maison a neuf mètres de long, cinq

## Les Gni ou Gni-Pa

mètres de profondeur et six mètres de haut ; les murs sont en pisé et le toit en chaume.

Il n'y a qu'une porte et dans le pignon un trou qui peut s'appeler fenêtre.

D'un côté, la cuisine où l'on trouve, en tâtonnant, l'escalier qui monte au grenier, je veux dire la chambre à coucher. De l'autre côté, l'écurie ; au milieu, les instruments aratoires.

Si les familles sont riches et nombreuses, ce qui est très fréquent, on bâtit plusieurs maisons, et alors la cuisine et la porcherie sont dans un bâtiment séparé.

Ne cherchez ni lit, ni banc, ni table. Ce sont des meubles de luxe et partant inconnus. Un hôte arrive-t-il ? on lui présente avec un sourire une bûche de bois pour s'asseoir, un bol plein de braises pour allumer sa pipe et une ou deux feuilles de tabac en attendant le dîner.

Est-ce le Père ? Soupçonne-t-on qu'il a quelques verroteries en poche ? Enfants, garçons et filles se pressent modestement à ses genoux et lui demandant par un sourire, par un coup d'œil, et même par un bon coup de langue, l'objet de leur suprême ambition.

Êtes-vous réservé ? un peu froid ? la marmaille se retire sans bouder, mais c'en est fait peut-être de votre réputation, et si la porte vous reste encore ouverte, les cœurs vous sont fermés.

Êtes-vous, au contraire, ouvert, simple, paternel, généreux, sachant que ces excellentes natures ne dépasseront jamais les bornes de la plus honnête décence et révérence ? bientôt, ces bonnes figures s'épanouissent, les yeux brillent, les mains se tendent, et un « gebo » (merci) plein de joie viendra vous rendre le plaisir que vous leur faites.

## Les Gni ou Gni-Pa

Derrière la porte, apparaît la jeune mère. Elle ne vous dira rien. Sachez deviner sa pensée et déposez dans sa rugueuse main quelques perles pour elle et son poupon.

Voici que de nouvelles figures s'encadrent dans la porte ; ce sont les autres enfants, averties par leurs compagnes, qui viennent demander leur part de distribution. Vous ne pouvez plus reculer et puisqu'il le faut, allez vous-même de l'avant, faites un signe et l'avalanche est à vos pieds. Voulez-vous pousser la générosité jusqu'au bout, pour l'amour de ces jeunes âmes, laissez-vous regarder, approcher, certain que la plus grande familiarité indigène ne dépasse jamais les bornes d'une révérencieuse discrétion.

Avez-vous apporté quelques curiosités étrangères ? ne les sortez de leur cachette que si vous êtes héroïquement prêt à sacrifier votre repos et à répondre à mille questions.

En dehors de ces ennuis, ne craignez rien ! plus vous <sup>p.259</sup> serez patient, plus vous entrerez dans le cœur de ce bon peuple. Faites le tour du village ; voyez comme ces visages vous regardent ; comme ces voix vous parlent. Certainement vous êtes déjà des leurs. Entrez n'importe où ; tout de suite on vous apportera un tison pour allumer votre pipe, une bonne bûche ou un dessous de cuvette en bois pour vous asseoir.

Mais le dîner est prêt : rentrons chez notre hôte. Une âcre odeur nous saisit ; sur la terre gisent une natte, une pile de bols, un faisceau de bâtonnets, un panier de riz tout chaud. Le maître de la maison descend joyeusement sa cruche d'eau-de-vie de grain à deux ou trois sous la livre, et la bourgeoise dépose tout fumant un gros baquet dans lequel nagent pommes de terre, choux, lard, piment, raves, carottes, etc.

## Les Gni ou Gni-Pa

Tout en haut, une bûche vous attend et la famille s'assied autour.

Vous pensez peut-être que ces sauvages n'ont pas de politesse. Hélas ! Ils en ont trop.

D'abord, on verse le vin. C'est à qui refusera, à qui versera : puis on déguste la liqueur gravement sans parole. Les femmes qui connaissent le système ne sont pas encore à table ; on chauffe sans doute le thé.

Peu à peu les bols se vident et se remplissent de riz ; c'est à qui donnera, à qui refusera ; si vous êtes trop modeste et que vous reculiez, on vous poursuivra jusqu'au bout de la chambre.

Les dames, les jeunes filles, les garçons, sont plus simples et se servent ou se laissent servir.

Enfin on attaque le plat ; renouvellement de politesse. Les langues se délient. Pendant ce temps, faisant abstraction de toute cérémonie, je mange, je bois ; puis, rassasié, je me lève, je sors, attendant qu'on veuille bien lever la table. J'avoue que ces bons Gni abusent trop souvent de ma patience et de ma bonne volonté : ils dînent, ils parlent, ils boivent, lanternent, posément et ne se retirent qu'à regret.

C'est que le riz et le lait ne se montrent pas souvent ; la nourriture ordinaire se compose de sarrasin, de maïs, d'avoine avec un peu de piment, des fèves et quelques racines sauvages. Tout passe avec du vin et une pipe.

Si les plats ne sont ni délicats, ni nombreux, ils sont abondants. Ces Lolos sont moins à plaindre que les riches qui gémissent de ne pouvoir manger devant une table chargée de mets délicats.

\*

## Les Gni ou Gni-Pa

Le travail est la vie du Gni. Levée avant l'aurore, la jeune fille prend sa serpette et sa courroie accrochée au sommet <sup>p.260</sup> du lit et court à la forêt chercher un fagot de bois. Le jeune homme se rend aux champs, inspecte, pioche, sarcle, jusque vers neuf heures du matin.

La jeune fille, revenue bien avant le déjeuner, lève le nouveau-né, l'habille, le porte à travers le village, en attendant que sa mère qui prépare le repas ait le temps de l'allaiter. Quand tout est prêt, on se lave avec un peu d'eau chaude ; une seule cuvette sert pour quatre à cinq personnes ; les mains font office de linge. Puis on se met à table.

Le déjeuner fini, on prend la récréation. Les animaux vont paître, conduits par les petits enfants. Les grandes personnes se rendent aux champs et la porte est fermée à clef.

La mère revient vers trois heures et prépare le dîner, car on ne fait que deux repas par jour. Bœufs, chèvres, moutons, cheval, tout rentre posément. Avant la nuit on leur porte encore du foin.

Après le dîner, on s'occupe de la volaille et du porc dont on entend les cris perçants. Si le moment de l'engraisser n'est pas venu, il devra se contenter des eaux ménagères et de son ; s'il faut l'engraisser, il aura à discrétion du maïs et certaines feuilles sauvages dont il est très friand. Au jour de l'an, il passera de sa bauge au plafond dont la chaleur le fera suinter en gouttelettes de graisse.

Les jeunes gens décrochent leur mandoline, et vont prendre le frais sur la place. Les filles s'emparent du chanvre et le filent en s'entretenant des incidents de la journée.

## Les Gni ou Gni-Pa



**Jeune Ashi jouant de la mandoline.**

Parfois les uns et les autres vont gambader, chacun de leur côté, sans que jamais on puisse remarquer la moindre inconvenance.

Le jeu préféré des garçons est celui de la palette que l'on s'efforce, avec le pied, de faire suivre un chemin déterminé. Le jeu préféré des filles est le saute-mouton.

\*

## Les Gni ou Gni-Pa

Si la soirée est belle, on se retire très tard. Le lit est formé d'une natte, et la couverture, d'une peau de chèvre ou d'un manteau de feutre.

Du reste, les couvertures ne sont pas nécessaires, car la chaleur du feu et des animaux, l'absence de fenêtres font que la maison est toujours très chaude.

Un jour, faute de place, le jeune maître de maison m'avait cédé son coin en face du feu et, sans doute, pour me faire plaisir, il l'activait pour qu'il ne s'éteignît pas. Je suais et me tournais comme saint Laurent sur son gril ; mais, ce qui m'étonnait, c'est qu'entre moi et le feu mon hôte s'était étendu de tout son long et ronflait les poings fermés. Cependant le lendemain je déménageai, préférant coucher dans la grange aux bêtes.

Mes indigènes supportent le froid comme le feu. Habillés d'un large pantalon de coton ou de chanvre, et d'un veston de chanvre, ils affrontent vent, pluie et neige. Si le froid est par trop intense, ils resteront à côté du feu en attendant le beau temps.

Les vachers, les chevriers ne sortent jamais sans emporter leur manteau fait d'une espèce de cofferdam ou enveloppe fibreuse du *palma chamarope*, vêtement qui leur enveloppe tout le corps et qui, de loin, leur donne la forme d'enfants des bois.

\*

Le gouvernement de la maison est dévolu à la mère : c'est son royaume et quiconque y entre devient son sujet.

On a souvent dit que, chez les Lolos, l'homme ne travaille pas et que la femme est une bête de somme ; pour preuve on rapporte qu'à la maison il ne fait rien, si ce n'est peut-être de dorloter les enfants.

## Les Gni ou Gni-Pa



**Chrétiennes des tribus gni, ashi et naseko un jour de fête.**

Cette appréciation vient d'une étude superficielle. Il est vrai que souvent on voit un gros gaillard porter l'enfant sur les épaules et le promener sur la place ; mais pourquoi ? parce que le travail des champs est terminé et que la maison ne le regarde pas. Le travail de l'homme est plus dur mais moins long ; le travail de la femme est plus doux et journalier, chaque jour ramène ses peines parce que chaque jour il faut manger, nourrir les bêtes, habiller les enfants, approprier la maison.

Au contraire les travaux de l'agriculture ont des relâches, parce que la bonne nature en fait elle-même la moitié.

## Les Gni ou Gni-Pa



**Maîtresse chrétienne de la tribu næsoko.**

Dans un village indigène il est rare de voir une jeune fille sans un bambin sur le dos, c'est le berceau des nouveau-nés pendant le jour.

Chez le Chinois le père est tout, la femme n'est rien.

Chez l'indigène gni, la mère porte vraiment le sceptre de l'éducation. Peut-être faut-il attribuer à cette particularité le caractère cordial, enfantin, sympathique, tendre et curieux que les Lolos conservent toute leur vie.

## Les Gni ou Gni-Pa

p.268 À l'occasion du mariage chez les Gni, les parents ne peuvent imposer leurs vues et ils se gardent bien de le faire. L'habitude chinoise de fiancer les enfants dès le bas âge commence cependant à s'introduire parmi les Lolos ; mais avec ce correctif que, malgré les présents et les gages donnés et reçus, les jeunes gens restent libres en dernier ressort de consentir ou de refuser.

En pratique, l'avis des fiancés est toujours demandé.

La loi chinoise n'accorde rien ni à la fille ni au gendre ; seuls les garçons peuvent espérer une part d'héritage ; aussi la naissance d'une fille n'apporte-t-elle aucune joie à la famille ; sauf cependant, en certains pays, comme au Yun-nan, où l'on peut avoir l'espoir de la marier pour une forte somme.

Le gendre, en Chine, est le souffre-douleur de la maison ; c'est sur lui que se déchargent toutes les colères et toutes les haines. Il est l'humble serviteur, l'esclave de tout le monde jusqu'au jour où le maître de la maison, ne trouvant plus de profit à le nourrir, le met à la porte, ne lui laissant emporter que ses habits et emmener que sa femme à laquelle ne tarderont pas à être rendus avec intérêts les coups reçus.

Chez les Gni, garçons, filles, gendres, tous sont sur le même pied ; bien plus, un gendre a droit à double héritage, au sien d'abord, à celui de sa femme ensuite.

Si la fille sort de la maison pour entrer dans une autre, la mère lui fait cadeau de quelques terrains qui lui appartiennent en propre ; la jeune mariée peut toujours revenir au logis paternel et y vivre comme les autres membres de la famille. Ces cas n'arrivent que trop souvent, car le mariage, s'il est toujours consenti librement, est défait, tout aussi librement.

## Les Gni ou Gni-Pa

Le divorce, cette plaie de la famille et des nations qui tombent, fait de grands ravages chez les Lolos.

Il est assez difficile de préciser les causes qui amènent ces ruptures ; les cas d'infidélité de l'un ou de l'autre conjoint n'entrent en ligne de compte que lorsqu'ils deviennent trop scandaleux. La stérilité de la part de la femme, la paresse de la part de l'homme, et surtout la triste habitude de l'opium, sont, je puis dire, les raisons principales de tout divorce.



**Chrétiennes ashi-kadjouma.**

Chez les Lolos où la pratique de la liberté est largement appliquée, la femme, laborieuse et intelligente, secoue vite le joug de l'époux qui l'embarasse.

## Les Gni ou Gni-Pa

La stérilité est rare. On peut, sans exagérer, évaluer à six la moyenne des enfants par famille, tandis que, chez les Chinois, les calculs les plus favorables ne permettent pas de dépasser le nombre de quatre.

p.269 Cependant je ferai ici une exception pour une tribu, celle de Nœso, la tribu patricienne. Cette tribu est peu nombreuse, riche et très disséminée ; elle parvient tout au plus à se conserver. Pour cultiver ses champs chaque famille est obligée d'avoir des esclaves, c'est-à-dire des domestiques sans gage à qui les maîtres cherchent une épouse, et dont les enfants restent soumis aux enfants des maîtres. C'est ainsi que cette tribu se perpétue dans sa stérilité. Pendant que les domestiques se multiplient, les maîtres n'ont que de rares enfants qui vont bien loin chercher une épouse.

Les Nœso sont comme les patriciens de Rome ou les seigneurs féodaux, avec la noblesse, le courage, la valeur et la générosité en moins. Ils vivent dans leurs terres. Leurs fermiers paient une redevance perpétuelle et sont soumis à quelques servitudes comme l'obligation d'apporter quelques charretées de bois de chauffage, de donner un coup de main le jour des noces, des voyages ou des enterrements. Au surplus ils restent libres et presque propriétaires du sol.

À part donc la tribu patricienne, les indigènes sont d'une fécondité étonnante. Mais, précisément à cause de cela, la stérilité est une honte qui amène toujours la rupture du mariage.

Le vice de l'opium est, grâce à Dieu, à peu près inconnu chez les Gni et il est à croire que ce terrible et honteux fléau ne prendra pas racine parmi eux. Pour s'habituer à l'opium, il faut une certaine somme de lâcheté, de mollesse, un penchant à la fainéantise, un esprit faible incapable de réagir. On sait quel mal entraîne cette

## Les Gni ou Gni-Pa

habitude. Les esclaves de cette passion se promènent dans la rue, sales, indolents, les yeux hagards, le visage livide, sans souci de leur famille et du lendemain.

Quel plaisir de passer les longues soirées, accroupis sur les planches, occupés à manipuler les divers accessoires de la pipe à opium ! Au bruit du couteau qui racle, au parfum de l'opium qui brûle, de la fumée qui monte, les langues se desserrent, on parle, on chante, puis, vers minuit, le bruit diminue, les lampes s'éteignent, tout le monde dort !

Le Gni aime la fraîcheur, la musique, la danse ; il se couche tôt, mais il se lève matin. Toutes ces habitudes sont incompatibles avec la passion de l'opium. Et s'il se laisse entraîner, il trouve à côté de lui une voix qui le retient, le harcèle ; pour suivre son penchant, il doit quitter la maison et s'expatrier.

\*

Qu'on me permette, avant d'aller plus loin, d'exprimer ma pensée sur cette question de l'opium. Depuis quelques années elle a fait du chemin, et les opinions se sont bien modifiées. On n'est pas loin de dire qu'il en est de l'opium comme du vin, et que l'on doit traiter le fumeur sur le même pied que l'ivrogne.

En soi, dit-on, l'opium, comme le vin, n'est pas un mal ; l'abus seul est funeste.

Non, l'assimilation n'est pas possible.

Le vin est un bien et la Sainte-Écriture le loue ; un ivrogne commet un péché non parce qu'il boit, mais parce qu'il perd la raison.

L'opium, au contraire, comme aliment est funeste à la santé. Il est utile à la façon de l'arsenic, de la noix vomique et des autres poisons, que l'on doit prendre parfois comme remèdes ; mais, en

## Les Gni ou Gni-Pa

dehors de cette application, l'opium est un mal, d'abord parce qu'il ne procure aucun bien et ensuite parce qu'il entraîne toujours de terribles inconvénients. Je ne dirai pas que cette funeste habitude fait perdre la mémoire, obscurcit l'intelligence et cause d'autres désordres dans l'organisme : toutes choses vraies, mais que l'on ne peut ni spécifier ni généraliser. Mais, on ne peut nier que l'opium ne soit l'ennemi de tout devoir et de toute occupation normale. Il rend l'ouvrier impotent, le père de famille indifférent, dur, cruel. Ses enfants n'ont pas d'habit : mais lui a de l'opium. Ses enfants n'ont pas encore mangé : qu'importe s'il peut fumer ? Son foyer est éteint : mais sa lampe s'allume. La mère, les enfants ont froid ; mais lui s'accroupit et, en ajustant ses instruments, il oublie épouse, enfant, maison, et concentre toute son énergie, son espérance, sa tendresse sur sa petite flamme.

Quand m'arrivent de nouveaux néophytes, je m'informe tout d'abord s'ils fument l'opium, parce qu'une expérience de plus de dix années m'a absolument convaincu qu'un fumeur d'opium est un chrétien impossible.

Sans parler d'autres motifs, il se lèvera trop tard pour entendre la messe et se couchera trop tôt pour écouter la doctrine.

Pour les raisons que je viens de dire, je poursuis l'opium comme un ennemi dangereux, la perte des familles. Pour le combattre par toutes les armes, j'encourage les luttes, les exercices, les danses, oui les danses elles-mêmes, en un mot tout ce qui peut assouplir et fortifier le corps.

En tonnant contre les vices, je me garde bien d'interdire les réunions soit de garçons soit de filles, car j'ai peur qu'une fois rentré chez lui, le jeune Gni ne s'ennuie tout seul et ne cherche une distraction dans l'opium.

Me voilà bien loin du divorce et de ses causes ; j'y reviens.

## Les Gni ou Gni-Pa



**Lutteurs gni.**

\*

L'indigène a horreur du veuvage, et, à part quelques vieilles duègnes, on ne trouve jamais une jeune femme sans mari.

D'après la coutume, sinon la loi chinoise, les enfants d'une veuve qui se remarie, c'est-à-dire qui sort de sa nouvelle famille pour entrer dans une autre, restent la propriété du beau-père, en sorte qu'une mère, en perdant son époux, perd aussi ses enfants, à moins que le gendre ne vienne remplacer le mari défunt en prenant son nom.

## Les Gni ou Gni-Pa

Chez les indigènes, la femme veuve reste propriétaire absolue de ses enfants ; seulement, en se remariant, elle perd ses droits sur les biens de la famille qu'elle quitte.

Mais, chez les indigènes encore plus que chez les Chinois, ce cas est très rare et c'est toujours l'homme qui vient remplacer le mari défunt.

Une loi chinoise défend aux familles de même nom de se marier entre elles, loi que l'on élude fort souvent soit en changeant de nom, chose facile puisqu'il n'y a pas de registre public, soit en changeant un seul trait du caractère ; car, en parlant du même nom il faut entendre des noms dont le son et le caractère sont les mêmes. Cette loi ne <sup>p.270</sup> regarde ni les mahométans parce qu'ils portent presque tous le même nom et qu'en observant cette coutume, les mariages seraient impossibles, ni les indigènes, parce qu'ils n'ont pas de nom de famille.

Ce n'est qu'après la conquête chinoise que les vainqueurs ne pouvant, avec leurs caractères, écrire les mots de la langue indigène, leur ont imposé en bloc des noms chinois.

Ces noms ne figurent que pour les affaires extérieures que l'on doit traiter avec les Chinois, car dans la famille on ne s'en sert jamais et les enfants l'ignorent toujours.

Si je ne me trompe, nos pères ignoraient les noms patronymiques ; chacun s'appelait d'un surnom emprunté soit à son état, soit à sa naissance, soit à ses qualités, défauts, etc. Par exemple : Bouvier, Menuisier, Lallemand, Masson, Berger, Clément, Fort, etc. Ces sobriquets sont passés aux générations suivantes et sont devenus noms de familles.

## Les Gni ou Gni-Pa

Il en est ainsi chez mes indigènes, avec cette différence que chacun naît et meurt avec son nom.

Ces noms ont aussi d'autres sources : chaque jour ayant un nom de bête, l'enfant porte en général le nom de la bête du jour où il est né : *ala* (le tigre), *anu* (le singe), *aiœ* (la poule), *cheza* (petit chien). Ou bien l'enfant vient au monde avec une particularité que son nom rappelle : sa lourdeur, *kétché* (neuf livres) ; la forme de ses cheveux : *iœpuza* (crête de coq) ; l'époque, *kouzi* (jour de l'an) : sa gentillesse, *chlô tchà* (la bonne figure). Ou encore un parent, un homme respectable, lui impose un nom. Ces noms, n'ayant pas de genre, sont donnés aux garçons comme aux filles.

À l'encontre des Chinois qui aiment fort à changer de nom, les indigènes conservent toujours le leur jusqu'à ce qu'ils deviennent *père* ou *mère*. Alors il est d'usage de les appeler du nom de leur enfant et ce nom s'étendra à toute la famille *in globo*, par exemple : *à tô iba*, *à tô ima* ou simplement *a toba*, *a toma*, *atovœ*, c'est-à-dire le père du lapin, la mère du lapin, la famille du lapin. Il importe peu que cet enfant soit un garçon ou une fille ; et quand bien même il viendrait à mourir, père, mère, famille continueraient à être appelés de son nom.

Il peut y avoir confusion ; alors on ajoute le lieu de la naissance du père ou de la mère, ou toute autre indication précise, par exemple : *gepoma jazaba* (le père du mouton qui est de la montagne royale), *podja alavœ* (la famille du tigre qui est en bas).

La parenté, chez les Gni, est très étendue et presque sont cousins à la mode de Bretagne ; il suffit, par exemple, qu'un vieillard ait salué un autre vieillard pour que la descendance se reconnaisse une certaine parenté, non seulement dans la

## Les Gni ou Gni-Pa

descendance directe, mais même collatérale et mi-collatérale, s'il y en a.

Cet usage a parfois des inconvénients. Il force les riches à tenir table ouverte toute l'année ; il offre en même temps de grands avantages, car n'importe où vous voyagez, vous êtes sûr de trouver bon gîte, sinon bon dîner.

Aussi ai-je bien d'avoir pour domestiques des hommes du pays où je me rends. C'est utile partout, ici c'est absolument nécessaire. Jamais il ne m'est arrivé d'éprouver, je ne dis pas un refus, mais la moindre froideur. Il est vrai que je ne pas difficile. Afin de rendre bonté pour bonté, il n'est pas d'eau vaseuse que je ne trouve limpide, de nourriture grossière et mal cuite que je ne goûte avec délice, de couchette que je ne trouve moelleuse.

Le partage des biens se fait très tard, et il est nombre de familles qui ne se séparent pas. Après la mort des vieux parents on vit,, on mange, on couche, on travaille, on souffre ensemble ; mais, comme disent les vieux : les temps deviennent mauvais et les jeunes gens égoïstes : on s'absente, on fait petite bourse ; s'il faut travailler, on est malade ; on boude, on se fâche, etc. Le fait est que, depuis que la civilisation chinoise s'est introduite ici, c'est-à-dire depuis trente ans, on remarque une velléité, une nuance, une ombre d'émancipation ; on est sans doute à mille lieues de la grande doctrine moderne, qui fait de l'anarchie le dernier mot de la science ; mais ce soleil lointain jette jusque chez mes Gni à travers l'espace et par le prisme de la Chine quelques rayons d'une nouvelle aurore.

@

## CHAPITRE VII

### Un mot sur les Ashi

@

p.281 J'étais à déchiffrer quelques hiéroglyphes lolos quand trois hommes inconnus me saluent jusqu'à terre.

Habitué à recevoir journallement des visites, je les invite p.282 à s'asseoir et à fumer la pipe. Pour moi, je me remets à mon travail.

Au bout d'un instant, pris d'un certain remords, je me retourne vers mes visiteurs qui allumaient leur tabac au feu du briquet.

— Eh bien, chers amis, d'où êtes-vous ?

— Nous sommes de Kadjuma.

— À combien d'ici ?

— À 90 lis, de l'autre côté de Loulân.

— Êtes-vous Gni-Pa ?

— Non, Père, nous sommes Ashi-pa.

— Ah ! vous êtes Ashi-pa ! je suis heureux de vous voir, car vous êtes les premiers de votre tribu à me rendre visite. Et comment me connaissez-vous ?

— Père, nous sommes voisins des Gni qui nous ont parlé de vous.

— Vous venez sans doute pour admirer les curiosités d'un Européen ?

— Oui, Père, mais aussi pour nous faire chrétiens.

## Les Gni ou Gni-Pa

— Eh bien, voilà une bonne nouvelle, vous devez avoir faim ; allez à la cuisine. Ce soir, nous causerons.

Toute la soirée se passa à parler des Ashi. Leur dialecte n'est pas tellement différent du Gni qu'on ne puisse arriver à le comprendre et les caractères sont à peu près les mêmes.

\*

Le lendemain, je me décidai, conduit par mes néophytes, à visiter leur pays et ces nouvelles gens ; comme à mon arrivée à Lou-mei-y, je veux y exhiber mes petites curiosités.

Trente lis (douze kilomètres), c'est vite parcouru. Arrivé à la dernière limite sud-est de la plaine, on monte sur une colline aride et l'on est surpris de découvrir à ses pieds un frais et étroit vallon tout verdoyant des jeunes pousses du riz. Il est partagé en deux par une profonde rivière, abrité au nord par la montagne Azelu et dominé par un village à moitié caché dans les arbres.

C'est Kadjuma, en chinois Maochoutong.

Certes, je suis prêt à poursuivre la brebis errante jusque dans les déserte, les rochers ou les bois. Toutefois habiter dans un beau pays ne me déplaît pas.

\*

En entrant dans le village, mon premier soin est d'examiner les figures. Je vois des gaillards dont la mine ouverte semble me dire :

« Approchez, n'ayez pas peur ; si les bras sont lourds, le cœur est bon. »

Sur la tête des femmes se dressent en broussaille des <sup>p.283</sup> perles, des cauris, du fil mêlés aux cheveux, bref une tenue de villageoise qui n'a pas le temps de s'ajuster. Je suis accueilli par

## Les Gni ou Gni-Pa

des jeunes filles au regard curieux et par une foule d'enfants vêtus de leur seule innocence.

On m'introduit dans la plus belle maison. Vite, on balaie à grands renforts de bras ; les pioches, les cordes, les sacs, sont poussés dans un coin et l'on me présente une jarre de vin de riz. Les buffles qui rumaient à nos côtés avancent leur tête stupide pour me saluer sans doute, et je tombe sur une botte de paille que l'on m'apporte en guise de tabouret.

\*

Pendant ce temps, la conversation s'engage ; mais je m'aperçois que je n'y entends rien. La différence entre le gni et le dialecte ashi n'est pourtant pas grande ; elle est soumise à certaines règles qui, une fois connues, permettent de se faire comprendre.

J'aperçois, dans la foule, des femmes gni ; c'est qu'il y a ici huit familles de cette tribu. Le village est comme placé sur la limite des deux tribus et les deux dialectes se parlent couramment. En plus, comme ce village est encore dans la plaine, la langue chinoise n'y est pas inconnue. C'est un double trait d'union qui me permet d'entrer en relations avec les habitants.

J'exhibe les curiosités ; l'harmonium est placé sur ses quatre pieds et vibre joyeusement sous mes doigts. J'attaque un air indigène que j'ai pu surprendre en parcourant les champs. C'est une hilarité générale.

Puis, je vais, suivi de tous les habitants, parcourir le village et boire... de l'eau à la coupe de tous mes amis.

Le soir, après le souper des hommes et des animaux, je développe les premiers principes de notre sainte Religion.

## Les Gni ou Gni-Pa

Approbation générale et absolue. Peu à peu on se retire, non pas pour se coucher mais pour discuter, et le lendemain tout le village se déclare chrétien.

Justement un vieux néophyte, assez lettré, venait de m'arriver, cherchant fortune. Je l'engage, je l'installe dans une maison que l'on me prête et l'instruction commence. Je devenais audacieux, mais la bonhomie de ces indigènes m'y engageait ; du reste eux-mêmes prenaient courage.

Se sentant soutenus, ils se décident à bâtir un pont sur leur rivière, que jusque-là, on passait sur un arbre jeté en travers. Il fallait deux cents francs. Je les prête en bel argent ; les tailleurs de pierre sont appelés et, deux mois après, j'étais invité pour l'inaugurer.

En Chine, l'inauguration d'un pont consiste à réserver la première traversée à un grand homme qui fait ensuite une aumône pour payer l'honneur.

À cette cérémonie j'ajoute, bien entendu, la bénédiction selon le rituel romain.

Musique en tête, tout le village me précède ; arrivés à l'entrée du pont, les indigènes se rangent, et je prends les devants. Comme je manquais d'aspersoir, je coupe une branche d'arbre et je jette l'eau bénite sur mon parcours.

Ce n'est pas tout, il faut baptiser ce pont, et en Chine, un beau nom est toujours une grande chose.

Presque tous les ponts chinois sont dédiés aux dragons, noirs, blancs, rouges, etc. J'élève donc la voix et je dis :

— Mes enfants, le nom que je vais lui donner restera comme un souvenir de l'arrivée du vrai Dieu dans votre village ; il se nommera en dialecte ashi *Tsholitsœ*, en

## Les Gni ou Gni-Pa

dialecte gni *Kalætsæ*, et en chinois *Fou-in-kiao* (pont de la Bonne Nouvelle) ou (pont de la Voix du Bonheur).

C'est le nom inscrit sur la plaque commémorative avec le millésime du Christ.

@

## CHAPITRE VIII

### Moyens de conversion

@

p.293 À la seconde année de mon installation à Lou-mei-y, je possède cinquante familles chrétiennes. Une vierge nommée Colombe est venue prendre la place de celle que Dieu m'a retirée ; un catéchiste enseigne les petits garçons ; je me suis réservé les grandes personnes. Je gémis de n'avoir pas de maison plus commode et plus spacieuse, mais Mgr Fenouil ne croit pas que le moment d'acheter un terrain soit arrivé.



**La vierge Colombe.**

## Les Gni ou Gni-Pa

Et voilà que les brebis m'arrivent de toutes parts ; un ancien chrétien et sa jeune et fervente femme, de la tribu des Nœso, viennent juste à propos pour être placés comme catéchistes dans le village de Laomouchao tout entier catéchumène. Pour les autres villages où les néophytes sont en petit nombre, ne pouvant y envoyer un catéchiste, je fais venir les enfants en attendant qu'il me soit possible d'aller instruire les grandes personnes.

\*

On s'étonnera peut-être que des tribus vivant dans des pays assez éloignés de celle que j'évangélise directement accourent en masse me demander le pain de la vérité évangélique ; ce fait ne peut guère s'expliquer en effet autrement que par un souffle particulier de l'Esprit saint, raison de plus pour y céder. Mais, à considérer les choses humainement, on peut en donner quelque explication. Le Chinois s'adresse d'ordinaire au missionnaire dans un intérêt personnel. Le motif surnaturel ne vient qu'après. L'indigène éprouve pour nous une sympathie qui provient au fond de la grâce. Ainsi, le Lolo est persuadé que nous appartenons à la même race que lui ; et cette persuasion le rapproche d'autant plus de nous qu'il déteste la race chinoise. « Puisque nous sommes de la même race, il est naturel, dit-il, que nous soyons de la même religion. » Puis il espère vivre enfin en sûreté à l'ombre protectrice de notre influence.

Tels sont les moyens dont se sert la grâce dans ces natures où le raisonnement n'a pas de prise.

\*

Pour s'emparer d'une place, on l'attaque par son côté faible.

## Les Gni ou Gni-Pa

Quand un indigène vient à moi pour se convertir, je me garde bien de lui demander tout d'abord de jeter ses diables au feu. Avant tout, il faut l'instruire, le persuader, le pousser même. Une fois convaincu de la vérité de notre sainte religion, il détruira de lui-même ses objets superstitieux.

Dans le dépouillement du vieil homme, les uns vont vite, p.294 les autres lentement, quelques-uns n'en finissent jamais.

Dans tout village il y a de ces personnes privilégiées, prédestinées, où la grâce entre comme chez elle. Elles sont la consolation du missionnaire et les bijoux de sa couronne : mais beaucoup ne formeront jamais qu'un ornement accessoire.

Une grande prudence est nécessaire dans la destruction pratique des objets superstitieux.

N'oublions pas qu'au septième siècle, certains canons des conciles provinciaux de France attestent la persistance du culte des pierres et des fontaines parmi les populations des campagnes.

Voici ce que dit un savant bénédictin, Dom Chamard, prieur du monastère de Saint Maur, dans son *Histoire ecclésiastique du Poitou* :

« Qu'on ne s'étonne pas, dit-il, de cette persistance des superstitions païennes aux portes de Poitiers. Saint Benoît n'a-t-il pas trouvé un temple consacré à Apollon, encore subsistant près du *castrum* de Cassin ? Les superstitions détruites par saint Philibert, à Quimper, consistaient dans un culte idolâtrique, rendu à un bois sacré répandu dans la vallée du Miozon. Les conciles du septième siècle se sont précisément appliqués à déraciner ces pratiques superstitieuses dans nos

## Les Gni ou Gni-Pa

contrées de l'ouest. Il y avait donc encore en France, au milieu du septième siècle, des adorateurs des pierres et des forêts sacrées.

\*

Comme on verra plus loin, ce que nos pères les Gaulois adoraient, mes Lolos l'adorent ; ils ont leurs pierres, leurs bois, leurs arbres sacrés et les sources sont partout l'objet d'un culte. Il faut, croyons-nous, pour déraciner tant de superstitions, une longue patience et une prudente réserve, il faut plutôt transformer que détruire, selon le conseil donné par saint Grégoire-le-Grand à saint Augustin de Cantorbéry. Enlever cette pierre sans rien mettre à la place, ce serait faire un trou dans ces esprits sans le boucher ; car le peuple a besoin de voir sa religion.

Partout où la chose est facile, je plante une belle croix là où trônait la fausse divinité et, sans changer ni l'heure, ni le jour, nous allons sous le bois chanter les louanges de Dieu et nous revenons, fiers d'avoir chassé le diable du lieu où il se croyait en sûreté.

Sur le bonnet des enfants, les païens ont l'habitude de placer un charme protecteur ; je le remplace par une médaille de saint Benoît. Le culte des médailles chrétiennes n'a pas eu une autre origine. Aux luttes solennelles, on invoquait avant toute chose, l'esprit de la montagne ; cet esprit s'en va et un saint patron préside aux jeux.

Peu à peu, en détruisant ce qui ne peut être changé, en changeant ce qui n'a pas besoin d'être détruit, j'espère transformer ce peuple et un beau jour, avec la grâce de Dieu, il se réveillera chrétien.

## **Les Gni ou Gni-Pa**

Quatre villages entiers ont rejeté l'erreur. Ce sont Lao-mou-chao, Maochouitong, Taoantsin et Taséto. À Lou-mei-y, j'ai quarante-quatre familles chrétiennes et cinquante autres sont dispersées en sept autres village ; soixante personnes ont reçu l'eau régénératrice et plusieurs ont été dignes, par leur ferveur, de s'asseoir à la sainte table.

@

## CHAPITRE IX

### La persécution

@

p.308 Le mandarin de Lou-lan s'était mis en tête de bâtir une pagode au dieu de la littérature et une autre au dieu de la guerre. C'était, paraît-il, plus pressant que de relever les murs de la ville qui tombent et de réparer les portes qui s'écroulent.

Tout curé bâtisseur et tout missionnaire sait combien il en coûte de peines et de soucis pour édifier la moindre église. On a beau économiser, on en est sans cesse à désespérer d'achever. En Chine, bâtir une pagode est chose facile. Les vieux du village se rassemblent, décrètent qu'il faut bâtir une maison au poussah pour se le rendre favorable, et pour bâtir, il faut de l'argent. Chaque famille est taxée. Si vous refusez, on vous enlève votre marmite, puis vos bœufs. Contre ces avanies, que faire ? Aller au mandarin ? Il vous répondra que bâtir une pagode est une bonne action, et en fin de compte vous aurez obtenu d'être ruiné au nom du poussah et du mandarin.

Pas n'est besoin de vous réclamer de votre religion. On vous dira que vous devez adorer ce que le village adore. Il va sans dire que ceux qui ont recueilli les sapèques pour cette œuvre pie ne rendent jamais de comptes ; car le Chinois est né consciencieux ; en douter, c'est lui faire injure. Seulement, on constate que les chefs de village finissent toujours par se bâtir de belles maisons.

Revenons maintenant à notre mandarin. Les sapèques ne pleuvant pas assez dru dans sa bourse, il résolut d'appeler Confucius à son aide en lui bâtissant une immense maison qu'il remplira de son esprit. Tout d'abord les impôts sont doublés ; la

## Les Gni ou Gni-Pa

coupe et le transport des bois destinés à l'édifice païen sont exonérés de tous frais. Les menuisiers du pays étant jugés incapables, il appelle un sien parent qu'il met à la tête de l'entreprise.

Dès les commencements, j'avais poliment rappelé au mandarin que les chrétiens sont dispensés par les traités de contribuer à la construction d'une pagode idolâtrique. Il ne daigna pas me répondre.

\*

J'étais à Lou-mei-y depuis deux ans. Depuis deux ans je vivais en famille. Mais j'avais hâte d'habiter un chez moi plus propre et plus spacieux !

— Père, me disaient les chrétiens, vous ne bâtissez pas d'église, c'est que vous ne voulez pas rester chez nous.

Cette parole, cent fois répétée, me tintait à l'oreille, mais Mgr Fenouil voulait encore attendre :

— Qui sait, me disait-il, si tous ces beaux commencements ne sont pas un feu de paille ?

Une pieuse et généreuse personne de la France, au courant de mes joies et de mes espérances, voulut bien m'offrir l'argent pour élever la première église chez les Gni à condition de la mettre sous le vocable de saint Benoît.

Ce grand saint était déjà le patron spécial de tous mes Lolos comme sainte Geneviève l'était des Lolottes, il était juste que l'église portât son nom.

Il ne me manquait que la permission. Enfin Monseigneur se laissa toucher. Depuis longtemps je guettais un terrain large, élevé, dominant le village ; mais, en Chine surtout, il y a loin de la poire à la bouche. J'eus beau parlementer, le prix était toujours

## Les Gni ou Gni-Pa

trop élevé. Force fut de me rabattre sur d'autres emplacements ; mais partout surgissaient de nouveaux empêchements. Je murmurais déjà, contre le patron des Lolos qui ne savait pas même me procurer un pied-à-terre. Enfin, un terrain est trouvé, le prix est débattu, on va dresser l'écrit, lorsque la vieille propriétaire s'y oppose. La peur de vendre à un étranger lui trouble les sens.

De dépit, j'envoie une dernière fois parlementer avec le possesseur du beau terrain que j'avais convoité tout d'abord ; et, miracle ! il rabat de ses prétentions et accepte le prix que j'avais proposé. Le terrain est mesuré, l'argent pesé, <sup>p.309</sup> l'écrit signé. Enfin j'avais un chez-moi ! Pour en rendre témoin toute la population, j'envoie le lendemain quelques manœuvres enlever de la terre et aplanir les aspérités du sol.

Après le terrain je rêve une maison.

Nous sommes à la neuvième lune : beau moment pour couper les bois, tailler les pierres et fabriquer les briques sèches.

Je commande tout à la fois, et tout à des indigènes. Enfin, après trois mois de travaux, je m'installe joyeusement dans ma blanche cellule.

\*

Entre l'achat du terrain et la commande des matériaux, j'étais allé prendre quelques jours de vacances auprès de mon confrère le père Birbes, lorsqu'un beau soir je vois entrer trois de mes chrétiens dont l'air effaré et la bouche muette en disaient trop pour ne pas m'effrayer.

Ils me tendent une lettre écrite par la vierge Colombe. Elle disait en substance que sept chrétiens de trois villages différents : Lou-mei-y, Mao-choui-tong et So-ko-y, avaient été

## Les Gni ou Gni-Pa

pris et jetés en prison. J'aurais voulu avoir des ailes, car il me fallait deux jours pour arriver.

Enfin m'y voici. À peine suis-je aperçu que je vois de toutes les broussailles surgir des têtes de chrétiens. Ils se cachaient en m'attendant.

Je descends de cheval, je me fais préparer mes habits de visite, je remonte en selle et pars pour le prétoire.

J'arrive et me fais annoncer :

— Le prêtre T'en désire avoir un entretien avec Son Excellence.

Réponse : — Il n'ose.

— Qu'il n'ose ou qu'il n'ose pas, je dois le voir.

Nouvelle réponse : — Il est malade.

— Qu'à cela ne tienne, j'entrerai dans sa chambre.

Cela dit, je remets mon cheval entre les mains de mes hommes et pénètre au prétoire.

Une table se trouvait dans une chambre attenante : je m'assieds le dos tourné contre ce meuble, et je me mets à réciter mon rosaire.

La chambre se remplit de toutes sortes de gens qui essaient de me faire parler ; mais je reste muet, continuant mon chapelet. Vient ensuite un gros homme élégamment habillé, qui s'assied derrière moi, et commence à débiter un galimatias dont j'ai peine à suivre le sens ; il doit être Tartare.

Un assistant m'avertit que j'ai là derrière moi le second mandarin de la ville.

— Ce n'est pas avec lui, mais avec le premier mandarin que j'ai à traiter. En tout cas, un mandarin connaît le

## Les Gni ou Gni-Pa

rite ; il doit se faire présenter. Que dirait-il si, venant chez moi, je le recevais à la cuisine ?

Puis, m'adressant à lui à brûle-pourpoint :

— Tu dois connaître l'édit du vice-roi Tsen qui exempte les chrétiens de toute contribution ayant trait au culte des idoles.

— Précisément, me dit-il, je l'apporte.

Il ouvre un livre, pose sa main sur une page et lit à haute voix l'autre, où il n'était pas question du cas :

— Pour qui me prends-tu, lui dis-je ? Ôte cette main et lis la page que tu veux me cacher.

L'exemption y était clairement notifiée.

Comme tout homme pris en flagrant délit d'un mauvais coup, il se fâche, déclare qu'il ne craint personne et qu'il agira à sa fantaisie.

Pendant qu'il déblatère, un homme me tire par la manche :

— Que le Père ait patience, me dit-il, l'affaire en restera là jusqu'à jugement supérieur.

— Fort bien, répliqué-je, pour le moment, c'est tout ce que je réclame ; mes chrétiens sont en prison, je demande qu'on ne les torture pas !

L'homme en question jure ses grands dieux qu'il en sera ainsi, et de ce pas je vais porter la nouvelle à mes chers prisonniers. Ils étaient dans la prison préventive, enchaînés deux à deux et gardés à vue par des satellites déguenillés.

Mon premier mouvement fut de briser ces chaînes injustes ; mais je me dis qu'en Chine surtout, quand on a le droit pour soi, il faut veiller à ne pas le perdre par un mouvement d'impatience.

## Les Gni ou Gni-Pa

J'ordonne à l'un de mes hommes de rester là et de nourrir les prisonniers à mes frais.

— Dussé-je, leur dis-je, ne pas bâtir de maison, je ne veux pas que vous supportiez une souffrance que je puis alléger.

\*

Le lendemain, de bon matin, je prends la route de Tchen-kiang-fou d'où dépend Lou-lan. Au sortir du village, je rencontre les enfants revenant de couper le fagot du matin. Ils me dirent un adieu dont je n'oublierai jamais l'accent et sur toute la route, je ne pus que prier Dieu de me donner la force d'accepter l'épreuve et de conduire cette affaire.

Le voyage dura deux jours. Tchen-kiang-fou est situé dans une plaine silencieuse, à peu de distance d'un lac poétique qui se déverse dans le fleuve de Gni-leang-hien.

Le mandarin, vieillard de soixante ans, m'écoute avec bonté ; mais il me répond par une fin de non recevoir.

— Vous ignorez, me dit-il, que désormais toutes les affaires des chrétiens ne peuvent être traitées que par le tao-tai.

— Je l'ignorais et je me demande pourquoi nous n'avons pas été prévenus. En tout cas, je n'insiste pas et monte demain à la capitale.

Sur ce, je me lève et le mandarin me conduit honorablement jusqu'à la grande porte.

Le lendemain, je fais quarante kilomètres et me présente devant Mgr Fenouil. Deux de mes chrétiens m'attendaient avec une lettre de la vierge Colombe. Elle m'apprenait qu'à ma sortie du prétoire, le mandarin de Lou-lan, pour tenir sa parole à la

## Les Gni ou Gni-Pa

chinoise, avait fait comparaître devant lui les prisonniers, leur avait infligé à chacun quatre cents coups de bâton, et les avait mis à la cangue pendant deux jours ; après quoi il les avait renvoyés chez eux.

Sa Grandeur voulut bien écrire une lettre au tao-tai pour lui demander son jugement. La réponse fut excellente :

« Le mandarin de Lou-lan a désobéi à la loi et a  
p.310 transgressé les traités internationaux. Je vais envoyer  
un délégué pour examiner le cas et punir qui le mérite.

Je m'en retournai joyeux, mais le délégué ne vint pas. Quelques mois plus tard, je remontai à Tchen-kiang, et le mandarin me montra la réponse du préfet de Lou-lan.

Le fourbe niait tout effrontément et s'étonnait qu'on osât l'accuser d'un pareil crime.

J'en étais pour mes frais de campagne. J'avais cependant confié tout ce procès à saint Benoît, et je me disais en revenant de Tchen-kiang : « C'est donc ainsi, grand saint, que vous venez à mon aide ? Sans doute vous n'avez cure de ce petit peuple pasteur et laboureur. Ce sont peut-être mes péchés qui vous irritent, mais encore deviez-vous passer par-dessus pour le salut de ces bonnes et simples âmes. »

\*

Saint Benoît devait bientôt me répondre, et me prouver qu'en fait de protection il en sait plus long et voit plus loin que moi.

Nous étions au *Konien*, c'est-à-dire au jour de l'an chinois. Au milieu des réjouissances, on apprend tout à coup qu'une révolution a éclaté à Fou-min-hien, situé à une journée au nord de la capitale.

## Les Gni ou Gni-Pa

Deux mille hommes sont envoyés contre les rebelles, avec promesse d'une bonne récompense pour chaque tête. On abat indistinctement têtes de vieillards, de femmes, d'enfants, et on les rapporte avec soixante prisonniers. À peine cette nouvelle arrive-t-elle à Lou-lan que le mandarin lève des troupes pour garder la ville, impose des corvées pour bâtir un fort, et de l'argent pour nourrir tout ce monde.

« De quoi s'agit-il ? Où sont les révoltés ? », telle est la question que tout le monde se pose. Le bruit court que les chrétiens vont être exterminés et le missionnaire chassé honteusement. Un village entier s'enfuit dans la montagne. De partout on accourt pour me demander une ligne de conduite.

— Elle est bien simple, leur dis-je, empoignez-moi le premier qui vous menace et pour le reste laissez faire.

J'avais beau dire, la peur était dans tous les yeux.

Les affiliés à la secte des Nénuphars étaient de tous les plus ardents à nous décrier.

— Encore quelques jours, disaient-ils, et c'en sera fait du nom chrétien dans toute la Chine.

Tout à coup un ordre du mandarin ordonne de se saisir des chefs des Nénuphars. On fouille tous les villages, les montagnes, les bois. Ils sont pris, enchaînés, conduits à la capitale. Leurs têtes tombent, les pagodes de cette religion sont rasées, brûlées, détruites jusqu'aux fondements. Ordre est donné d'apporter les livres et les objets de la secte, et défense est faite, sous peine de mort, de s'affilier à cette religion.

Une conspiration, dit-on, était préparée ; le nouveau roi, ses ministres, ses mandarins étaient nommés et les massacres de Fou-min-hien étaient le signal du soulèvement.

## Les Gni ou Gni-Pa

Actuellement, tout est terminé ; la conspiration a complètement avorté, et nous sommes toujours debout. Que dis-je, la religion prend un nouvel essor.

« Vraiment la religion chrétienne est forte, remarquent les païens ; donc elle est la vraie religion ; faisons-nous chrétiens.

Ils en sont là, je les attends, prêt à les recevoir.

\*

La tribu Ashi a déjà plus de huit cents catéchumènes.

Mao-choui-tong (Kadjuma) est comme le lien qui unit les Gni aux Ashi. Aussi, y ai-je bâti une école. C'est là que la vierge Colombe prépare les catéchumènes au baptême.

D'après le recensement de cette année, je compte parmi les indigènes près de mille cinq cents catéchumènes et cent vingt baptisés.

Dans cette tribu on trouve des âmes si belles et si simples que j'ai osé leur permettre la communion mensuelle. Quant aux dévotions particulières, je ne me hâte pas de les introduire. Il faut se réserver les moyens de revivifier la ferveur quand elle se refroidira.

@

## DEUXIÈME PARTIE

@

On n'a certainement pas oublié la pittoresque et instructive relation que M. Paul Vial nous a déjà fournie sur les Lolos du Yun-nan [c.a. : cf. première partie]. Le savant missionnaire donne une seconde partie à son beau travail. Elle est consacrée à la théogonie, à la langue et aux coutumes de ces peuplades intéressantes. Il a bien voulu nous communiquer un manuscrit qui complétera un volume devant paraître bientôt. Nous en détachons quelques chapitres. Nos lecteurs jugeront ainsi de l'intérêt de l'ouvrage tout entier [c.a. : cf. [P. Vial, Les Lolos](#)].

### CHAPITRE PREMIER

#### Littérature et poésie lolottes

p.300 La littérature d'un peuple est l'image de son esprit.

Le Français est gai, l'Allemand est nuageux, l'Anglais est fashionable, le Chinois est guindé, le Lolo est simple.

En Chine la littérature n'est qu'une éternelle redite de phrases moulées et de mots vieillis. Celui qui viendrait encore nous parler de « l'aurore aux doigts de rose, du char d'Apollon, du sceptre de Jupiter, etc. » serait, né Chinois, un littérateur de renom.

Ici les plus grands écrivains sont ceux qui ont le plus de mémoire et qui pourraient, dans une composition, enfilez les feuilles de saule, les pétales rouges, l'hirondelle blanche, la quintessence des montagnes, l'esprit des eaux, etc., avec l'indication de l'auteur, du livre, de la page, de la ligne où l'on découvre ces mots sublimes.

La littérature lolotte a bien ses phrases toutes coulées ; mais le charme est dans le rythme plutôt que dans l'idée.

## Les Gni ou Gni-Pa

Tout s'écrit, tout se chante sur un vers de cinq syllabes. Du reste l'expression est simple et il n'y a pas deux manières d'exprimer une idée.

Attiré par la facilité de cette prosodie, j'ai essayé de versifier en lolo la création, le déluge, etc. J'étais étonné de la facilité avec laquelle les chrétiens s'assimilaient mes vers, je me suis, sans l'assentiment d'aucune académie, décoré du titre de « barde lolo ».

La littérature lolotte est toute faite d'images et de comparaisons, images prises uniquement dans la nature, dans ce que l'on voit, l'on sent, l'on touche et l'on mange.

Ces comparaisons viennent subitement, et, si l'esprit n'est pas fait au procédé, on perd vite le fil du discours.

Les répétitions sont très fréquentes et lorsque le discours ramène la même idée, l'écrivain ne pensera pas à la redire sous une autre forme ; mais il reprendra la même phrase et les mêmes mots, aussi souvent qu'il le faudra. Cela fait durer la lecture et, certes, la patience des indigènes à entendre ces fastidieuses répétitions n'a d'égale que la patience de celui qui lit.

Tous les mots n'ont pas un sens, beaucoup sont là pour l'euphonie et pour remplir un vers qui permette à la phrase de tomber sans trop blesser l'oreille.

Tels sont les trois caractères principaux de la littérature lolotte : elle est faite d'images, de répétitions et de mots euphoniques.

La simplicité, la rusticité, la bonhomie et une douce mélancolie sont les qualités principales.

\*

## Les Gni ou Gni-Pa

Voici la traduction d'un petit poème qui se chante le jour des noces, à tour de rôle, entre les deux partis. Dans cette simplicité toute enfantine, il y a plus de grâce et de parfum poétique que dans toutes les compositions sorties de l'alambic chinois. Je n'en donne qu'un extrait, et je traduis vers pour vers.

En montant au pays d'Adjo (*Riu-tsin-tou*)  
En montant jusqu'au haut,  
Sans le savoir on arrive  
Chez la famille du fiancé ;  
Là est le père du fiancé.  
Trois fois il adore l'Esprit,  
Trois fois il s'assied devant l'Esprit.  
Il n'y a de miel que là où il y a des fleurs.  
Le fils peu à peu grandit.  
Le fils est le fiancé.  
Un bœuf est grand à un an.  
Le fils accomplit quinze ans.  
Il est bien temps de le marier.  
Au pays d'Adjo,  
Coûte que coûte il doit rester.  
Là est la famille de la fiancée.  
Sans fleurs il n'y a pas de miel.  
Après dix ans, point de filles.  
Trois fois ils sacrifient à l'Esprit,  
Trois fois ils adorent l'Esprit,  
L'Esprit leur est favorable.  
La mère le porte pendant neuf mois. p.301  
L'enfant vient au monde  
Et voit le visage de sa mère.  
Le cœur de la mère, trois fois heureux,  
Trois fois il est heureux.  
La fille accomplit trois jours.  
Il faut lui donner un nom,  
Le père de la jeune fille  
Remplit quatre-vingt-dix-neuf dames-jeannes.  
Il invite cent vingt convives ;

## Les Gni ou Gni-Pa

La mère de la jeune fille  
Choisit quatre-vingt-dix-neuf fleurs blanches.  
Elle invite cent vingt convives.  
Il faut lui donner un nom,  
Elle s'appellera chema (belle d'or)  
Son nom lui est donné.  
La jeune fille grandit.  
La jeune fille a trois mois.  
Elle commence à sourire,  
Le cœur de la mère trois fois content,  
La jeune fille a sept mois.  
À sept mois elle sait s'asseoir,  
À huit mois elle marche en rampant,  
Le cœur du père trois fois content.  
La jeune fille a neuf mois.  
Elle commence à bégayer,  
Le cœur de la mère quatre fois content.  
La jeune fille a trois ans.  
Elle va et vient comme l'abeille  
Et peut faire le tour de la maison,  
Elle apprend à décortiquer le chanvre.  
Le cœur de la mère cinq fois content.  
La jeune fille a cinq ans.  
Elle file le chanvre bruit d'abeille,  
Elle commence à aider sa mère,  
Le cœur de la mère six fois content.  
La jeune fille a sept ans.  
À sept ans elle corde le chanvre.  
Le cœur de la mère sept fois content.  
La jeune fille a neuf ans.  
Elle apprend les travaux d'aiguille,  
Le cœur de la mère huit fois content.  
La jeune fille a douze ans.  
Elle peut apporter l'eau,  
Aider sa mère à cuire le riz.  
Le père et la mère de la jeune fille  
Jusqu'à quinze ans la nourrissent,

## Les Gni ou Gni-Pa

Ils n'ont que cette unique fille,  
Sa réputation est sortie de la maison,  
On dit qu'elle est belle comme l'or  
Et que son nom est *Chema*.  
Au loin on dit qu'elle est belle,  
Le pays d'Adjo le sait,  
Le pays de Jeka l'a entendu,  
Le pays de Naka l'a entendu,  
Le fiancé l'a entendu.  
Eh, passe l'entremetteur,  
On l'invite par trois fois,  
Il arrive au pays d'Adjo.  
Il arrive à la porte,  
Il entre au salon,  
La jeune fille l'entend s'asseoir  
Le père et la mère arrivent :  
« Vous avez une belle fille  
Là-bas est un jeune homme riche  
Qu'ils deviennent époux.  
Je puis vous aider.  
Je suis l'entremetteur,  
Le fils demeure en Adjo,  
Des bœufs, des chevaux plein la montagne,  
Des moutons nombreux comme des pierres...

Je m'arrête là ; ce morceau suffit pour donner une idée de tout le poème qui finit par le mariage.

Les chants descriptifs de longue haleine ne se déploient qu'en certaines cérémonies ; mais la poésie de tous les jours, la chanson, est continuellement sur les lèvres des jeunes gens et des jeunes filles.

Le Chinois adore les trilles, les triolets, l'air de ses chansons n'est qu'une suite de roulades sur des notes aiguës. Chez lui point de basse ou même de ténors, tout en fausset et depuis

## Les Gni ou Gni-Pa

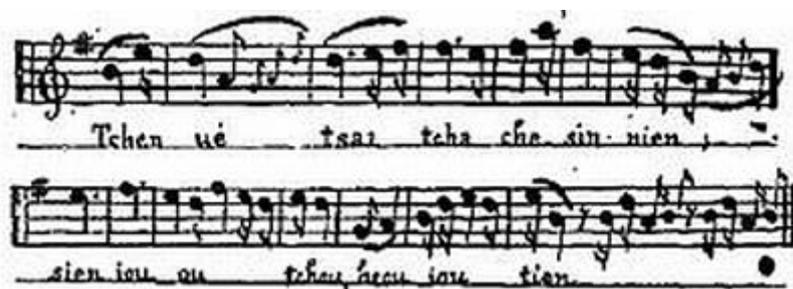
douze ans que je suis en Chine, je n'ai pas encore entendu une seule voix d'homme. Du reste les femmes ne chantent pas.

Le Lolo possède bien quelques danses vives, mais toutes ses chansonnettes sont des plaintes et toutes, ou à peu près, sont des variations d'un thème unique.

\*

Pour qu'on puisse juger de la différence, je vais donner la musique de deux chansons, une chinoise et une indigène.

La chanson chinoise est celle qu'on appelle *Tsai tcha Ko* ; elle a douze couplets, un pour chaque mois ; elle est très connue et très célèbre.



C'est, de toutes les chansons chinoises, celle qui me blesse le moins l'oreille.

Voici maintenant une plainte indigène, c'est la plainte de la jeune mariée ; toutefois cet air est commun, sauf variantes, à toutes les chansons qui courent ou que l'on invente chaque jour.



## Les Gni ou Gni-Pa

Le Chinois chante pour se distraire, l'indigène pour se consoler.

Voici la traduction de la complainte dont je viens de donner l'air.

1

Mère ! ta fille est triste.  
Depuis trois jours tu es partie,  
Mère, reviens, reviens.  
Mère, je pense à toi.

2

Mère, ta fille est triste,  
L'arbre meurt, la racine vit.  
La racine meurt, la feuille se sèche.  
Mère, ta fille est triste.

3

Le vent agite la feuille,  
Mère, ta fille est triste.  
La feuille a un peu de vie,  
Ta fille n'a plus de vie.

4

Mon père, en mariant sa fille,  
Obtient une jarre de vin  
Dont je ne goûterai jamais.  
Toujours ta fille sera triste. p.302

5

Ma mère, en mariant sa fille,  
Obtient un panier de riz  
Dont je ne goûterai jamais.  
Toujours ta fille sera triste.

6

Mon frère aîné, en mariant sa fille,  
Obtient un bœuf

## Les Gni ou Gni-Pa

Dont je ne me servirai jamais.  
Toujours ta fille sera triste.

7

Eux se couchent et moi je veille,  
Semblable à un voleur.  
Eux se lèvent, je ne me lève pas,  
Semblable à un pestiféré.

8

Chaque jour je cueille des légumes,  
Trois paquets par jour,  
En trois jours neuf paquets.  
Et leurs paroles sont encore dures.

9

Mère, ta fille est triste.  
Triste, je vais au bois.  
Qu'y a-t-il au bois ?  
La cigale chante au bois.

10

Mère, ta fille est triste,  
Triste elle va aux champs.  
Aux champs il y a l'herbe,  
L'herbe a l'herbe pour compagne.

11

Mère, ta fille est triste.  
Ta fille est sans amie.  
Toujours pensant,  
Son cœur est triste.

Qu'on remarque bien que toutes ces poésies sont écrites en dialecte gni et que je ne m'occupe ici que de cette tribu ; je puis cependant ajouter que la tribu Ashi est, pour cette question comme pour beaucoup d'autres, sœur de la tribu Gni.

## Les Gni ou Gni-Pa

Les Gni ont encore une espèce de géographie poétique, qui passe en revue, non seulement les pays habités par eux, mais encore ceux que les Chinois leur ont enlevés.

Trois vers sont consacrés à chaque pays. Ces couplets ont dû avoir un sens, la plupart sont perdus et il ne reste de bien clair que le nom du pays.

Ces couplets, connus de tous, se chantent surtout en voyage quand le cœur fait retour au pays ; Il produit sur les indigènes ce que dit-on, le ranz des vaches produisait sur les Suisses.

\*

Telle est la littérature lolotte, simple, douce et gracieuse ; elle est restée ce que probablement elle était quand nos premiers pères se sont séparés sur les monts Pamir ou ailleurs et la tribu gni est peut-être celle qui a le mieux conservé la tradition primitive, parce que, seule à ma connaissance, elle possède encore des livres qu'elle sait expliquer.

@

## CHAPITRE II

### Musique et danse

@

p.308 Les Chinois, qui ont oublié bien des choses, ont perdu l'habitude de la danse et leurs instruments de musique sont, en grande partie, relégués sur les tréteaux. Fouhi inventa le violon chinois et, dit-on, « quand il en touchait, l'instrument rendait un son céleste ». Il a bien perdu depuis, car l'instrument de musique que je connais sous ce nom me rappelle bien plutôt le cri de la poule que la voix du rossignol.

Le *Chekin*, un des livres sacrés de la Chine, n'est pas autre chose qu'un recueil de chansons plus ou moins vulgaires et parfois peu honnêtes.

Du temps de Confucius, le bon peuple dansait les jours de fête, témoin cette anecdote rapportée par les livres chinois.

Un jour que son disciple Tsekong était allé le voir, le philosophe lui dit :

— Vous venez fort à propos ; je me disposais à aller à la tour orientale, pour voir du haut de la plate-forme comment se divertissent nos bons campagnards ; car vous savez que ce jour est consacré au culte des *esprits de la terre*.

Arrivés à la tour, ils virent une quantité de personnes, divisées en différentes troupes, se livrer à la joie, les unes en chantant et en dansant, les autres en mangeant et en buvant. Le visage de Kongtse (Confucius) s'épanouit, comme s'il eut pris part à leur divertissement.

## Les Gni ou Gni-Pa

— Je voue avoue, dit-il à Tsekong, que j'ai un véritable plaisir à voir ces bonnes gens oublier ainsi leurs misères et se croire un moment heureux, ne trouvez-vous pas qu'ils font bien ?

— Pour moi, répondit Tsekong, je pense qu'ils feraient beaucoup mieux de ne pas se livrer, comme ils le font, à une joie indécente et je désapprouve très fort qu'ils s'amuse à chanter, danser, manger et boire, au lieu de se répandre en actions de grâces des bienfaits reçus et en prières pour en obtenir de nouveaux.

— Vous dites très bien ; Il faut remercier le ciel des bienfaits reçus, et le prier d'en accorder de nouveaux. Eh bien ! c'est en se réjouissant comme ils le font, que ces bonnes gens font leurs actions de grâce et leurs prières ; ne leur envie pas les faibles douceurs de leur bonheur imaginaire d'un jour. Une continuité de travaux sans relâche énerverait le corps et l'âme ; il faut être, à leur égard, plutôt indulgent que sévère. Un arc qui serait toujours bandé, perdrait nécessairement son ressort et deviendrait hors d'usage.

Les Lolos sont, pour les jeux, les descendants directs de ces bons campagnard ; ils ignorent, pour la plupart, la chicane et la pipe à opium ; mais ils ont conservé l'amour de la musique et de la danse.

Leur orphéon est assez varié : tambour, cymbale, triangle, tam-tam, trompette, clarinette, mandoline, violon, flûte droite, flûte transversale, flûte percée, guimbarde ; ils savent utiliser même une simple feuille d'arbre.

Je ne décrirai pas tous ces instruments ; la plupart sont connus.

## Les Gni ou Gni-Pa

La clarinette est formée d'une embouchure, d'un corps et d'un pavillon. L'embouchure est en paille de blé serré par un fil ; le corps est en bois et le pavillon en cuivre. Une *paire* de clarinette coûte 12 francs ; son air est perçant et criard.

La mandoline possède quatre cordes, deux à l'unisson ; la corde est en boyaux ou en fil de laiton ; à l'intérieur on place parfois une cinquième corde harmonique ; on pince avec une langue de corne.

La flûte percée, inconnue des Chinois, est l'instrument traditionnel chez les Lolos ; c'est un morceau de bois creusé de part en part, à l'un des bouts on taille une petite encoche qui sert d'embouchure. Le son de cette flûte est d'une douceur, d'une profondeur, d'une mélancolie indéfinissable.

La guimbarde est en bambou ou en cuivre ; elle se compose d'une languette que l'on fait résonner entre les dents. C'est le seul instrument dont les jeunes filles se permettent de jouer et, dans ce vague bourdonnement, elles savent trouver un je ne sais quoi qui parle à leur âme.

## Danse

Dans la tribu Gni toutes les danses sont honnêtes, les femmes en sont exclues, c'est un acte religieux. Mon regretté et saint confrère, M. Bourgeois, écrivait à propos des Miaotsé :

« Après le repas qui dura longtemps, ils se mirent à danser, mais quelle danse ! Vous n'imaginez rien de plus modeste, j'allais dire de plus religieux. Nous étions vivement impressionnés de voir le sérieux qu'ils mettaient dans une action qu'on regarde à bon droit chez nous comme la plus frivole. » (*Un Chevalier apôtre*, 1<sup>e</sup> édit., p.711),

## Les Gni ou Gni-Pa

En règle on ne doit danser qu'aux funérailles ; mais il n'est pas rare qu'on se permette de faire quelques accrocs à cette règle générale.

La première danse est celle du lion. On fabrique une énorme tête on carton cuit, à laquelle on adapte une immense toile bariolée pour former le corps. Deux hommes <sup>p.309</sup> soutiennent le tout en se cachant par dessous et imitent les mouvements de la bête au son de la musique.

Il y a la danse du couteau, la danse du dard, celle du bâton, de la lance, toutes danses guerrières qui tiennent beaucoup de l'escrime. On danse aussi en rond. Chaque acteur s'accompagnant d'un instrument, ce sont des gambades et des contorsions qui rappellent quelque peu Polichinelle et Guignol.

Une autre danse mérite d'être citée à part ; c'est la danse des sapèques, si je puis l'appeler ainsi : on prend deux bâtons carrés d'un mètre de long sur vingt centimètres de large ; on les évide sur le milieu en long par une cannelure et on y introduit une rangée de sapèques retenues dans leur centre par une pointe fixée de part en part sur les côtés pleins de la canne. Deux enfants de même hauteur et de même costume, placés en face l'un de l'autre, dansent en cadence et dans un même mouvement une valse à trois temps. Aux deux premiers temps, les enfants glissent vivement leurs mains sur le dessus et le dessous de la canne, ce qui fait vibrer les sapèques, et au troisième temps ils se frappent un coup de canne sur la tête, les épaules ou les jambes.

Bien exécuté, je ne connais rien de plus gracieux.

Pendant ce temps la musique se fait, le bruit des sapèques donne le ton.

## Les Gni ou Gni-Pa

\*

La musique ne s'enseigne pas, elle n'a pas de maître ; elle se transmet de bouche en bouche et de génération en génération.

La danse a ses professeurs, sa maison, son conservatoire élevé aux frais des jeunes gens du village, car, comme partout, les jeunes gens ont le monopole de ces jeux.

Outre ces danses, il y a encore les exercices du clown : on marche sur les mains, on se défend contre un individu imaginaire au moyen de la corde munie de plomb, de la chaîne terminée en massue, du couteau recourbé, du sabre ou du simple bâton.

Vraiment, à voir ces hommes courbés toute la journée sur le sillon, on ne dirait pas qu'ils ont l'agilité de nos soldats exercés au métier des armes.

@

## CHAPITRE III

### Tissus et coiffures

@

Le Chinois, pratique et marchand, aime les étoffes qui durent et les couleurs qui ne se salissent pas : le coton, toujours le coton ; l'indigo, partout l'indigo. La soie est réservée pour les grands hommes et les grandes occasions. L'indigo, dans toutes ses nuances, est la couleur universelle et comme obligatoire.

L'indigène, au contraire, dont l'esprit est plus simple, plus enfantin et par conséquent plus gai, aime fort la bigarrure. La femme gni porte dans ses atours toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Pour s'habiller, le Gni emploie quatre matières textiles : le coton, la laine, le chanvre et la gerbère.

Je ne parle pas des trois premières qui sont bien connues.

Mais qu'est-ce que la gerbère ? j'ai envoyé cette plante à mon confrère, M. Delavay, botaniste distingué et même, sans le vouloir, officier d'académie. Voici ce qu'il m'a répondu :

« La plante en question est la plante du même nom (chinois) tahotsao (c'est-à-dire plante amadou), qui croît aussi dans ce pays (Talilou) et qui est employée au même usage et de la même manière par les Lolos des montagnes de Plenkiou.

« C'est une espèce nouvelle du genre *Gerbera*, et de la famille des composées. Je l'ai envoyée au Muséum et le *Journal de botanique* (n° du 1er mars 1889) en a donné la description par M. Tranchet sous le nom de *Gerbera*

## Les Gni ou Gni-Pa

*Delavayi* <sup>1</sup>. Les fleurs paraissent en janvier et février ; elles sont blanches, avec les fleurons de la circonférence roses à l'extérieur ; elles rappellent, par leur forme, les fleurs de tussilage (pas-d'âne) ; mais elles sont beaucoup plus grandes.

Et dans une lettre postérieure :

« Je viens vous remercier pour votre très intéressant envoi du *hotsao pou* (toile amadou) enfermé dans un très curieux sac, que je suppose avoir appartenu à quelque chef de tribu ; dans tous les cas, c'est d'un travail vraiment pittoresque.

Enfin, dans une dernière lettre :

« À Paris on a beaucoup admiré les échantillons d'étoffes fabriquées par vos Lolos, surtout celle de laine, teintée en pourpre noir. »

La plante textile, *gerbera*, naît à ras de sol. Ses feuilles sont longues, lancéolées, d'un vert luisant par dessus, d'un blanc onctueux par dessous ; c'est ce blanc qui est la matière propre de cette toile.

À la sixième lune, c'est-à-dire au mois d'août-septembre, après la récolte du riz, les jeunes filles vont dans le montagne à la recherche de cette plante : en une bonne journée, elles peuvent en cueillir une hotte.

Au retour, elles font détremper la partie inférieure de la feuille dans l'eau fraîche, puis elles les prennent une par une et en déchirent la pointe. Le vert se coupe franchement, mais la partie blanche inférieure laisse quelques filaments que l'on tort vivement, d'abord de l'intérieur à l'extérieur. Tout le blanc de

---

<sup>1</sup> [c.a. : [cf. fig. ici.](#)]

## Les Gni ou Gni-Pa

cette partie de la nervure se roule en fil. On appose ce fil sur la pointe de l'autre partie et l'on tord, mais dans le même sens, c'est-à-dire, cette fois, de l'extérieur à l'intérieur ; il ne reste que la partie verte de la feuille.

Ce fil est, dès maintenant, prêt à être tissé.

La toile ainsi obtenue, de même couleur et de même largeur que la toile de chanvre, est épaisse, chaude, onctueuse, raide et imperméable à la pluie.

Elle dure très longtemps, et, quand elle tombe en loque, elle sort encore d'amadou pour allumer la pipe, d'où son nom de toile-amadou.

## Costume

Le costume de l'homme est très simple : un turban, une blouse, un pantalon et une ceinture.

Le turban est, en général, noir chez les jeunes gens et bleu chez les vieillards. La blouse est courte et serrée, en coton ou en chanvre, noire ou blanche. Le pantalon est <sup>p.310</sup> évasé, le plus souvent noir. La ceinture est noire ou rouge. Le tout est très pittoresque.

Le costume de la femme est cosu, bigarré, compliqué.

Sur la tête une couronne, ornée de perles et dont les nombreux tours de différentes couleurs encadrent le front. La robe forme jaquette ; elle est courte et noire, aux manches petites, étroites et bordées de liserés. Un large pantalon noir et, par dessus tout, un ample tablier. Mais quel tablier ! Un damier, une mosaïque à double face, qui part du cou et descend jusqu'aux pieds. Ce sont des échantillons de tout prix et de toutes

## Les Gni ou Gni-Pa

couleurs, cousus entre eux par un travail aussi patient qu'admirable.

Rien que dans la tribu des Gni-Pa, en vendant seulement les découpures de soies, de draps et de coton, on pourrait réaliser une fortune.

Ceci est l'habit des fêtes. Les jours de travail, la jaquette est en chanvre grossier, le tablier en chanvre plus fin et le pantalon en coton.

Par dessus tout cela, les hommes et les femmes passent un grand gilet, forme dalmatique, sans manches. Cet habit-là sa confectionne avec la gerbère.

La laine sert à faire des ceintures rouges, très fines et très solides, aussi larges et aussi raides que nos ceintures de gymnase.

On fabrique aussi des feutres-tapis qui servent de manteau le jour et la nuit de couverture.

Les hommes vont toujours pieds nus et les femmes ne chaussent le soulier fleuri que pour aller à la noce, et encore elles portent leurs souliers dans leur panier pour ne les mettre qu'à l'arrivée.

Tel est le costume de la tribu Gni ; il se fait remarquer par sa forme, ses nuances et son élégance.

C'est par le costume, bien plus que par le langage, que se caractérisent les diverses tribus.

La tribu *Ooue (Héy)* se distingue par le voile sur la tête, les manches pagodes et la robe traînante jusqu'aux talons.

## Les Gni ou Gni-Pa

La tribu Nœko (*Elyltse*) parle le même dialecte, mais elle se distingue par le turban blanc ou noir, enroulé en ovale, la robe vaste, mais pas longue et les pantalons bas.

La tribu *Ko* (*Kanz*) porte sur la tête une espèce de plat à barbe dont le fond est enlevé ; les pantalons sont inconnus, la jupe courte les remplace.

La tribu *Ashi* a pour coiffure des broussailles, des filaments, des perles et un léger turban ; la robe, courte sur le devant, tombe, derrière, jusqu'aux talons.

Je m'arrête là, car je ne puis tout décrire. Il faudrait parler des *Nosse*, des *Sagni*, des *Alœ*, des *Adu*, des *Adjœ*, etc., mais je m'embrouillerais moi-même au milieu de ces modes, de ces bigarrures, de ces couleurs et de ces formes.

@